

Le mot du Président

Notre **annuaire N° 25** constitue une rétrospective d'événements dont l'évocation mérite toute notre attention. L'année 2005 est une année jubilaire : le soixantième anniversaire de la libération et le vingtième anniversaire de la création de notre société. Le comité a estimé que notre revue devait être intégralement consacrée à ces deux jubilés.

Le premier jubilé, celui de **la libération de notre région en mars 1945**, sera largement évoqué par la publication des derniers témoignages recueillis auprès des « anciens » qui ont connu ces événements. C'est peut-être la dernière occasion qui nous est donnée de relater ces récits afin qu'il en reste une trace écrite et qu'ils ne tombent pas dans l'oubli. Ils constitueront un complément à nos publications antérieures où le thème de la deuxième guerre mondiale a été largement évoqué : la monographie de « **Reichshoffen - Nehwiller** » et l'**annuaire N° 15**. Ces deux ouvrages sont toujours disponibles auprès du président ou du trésorier.

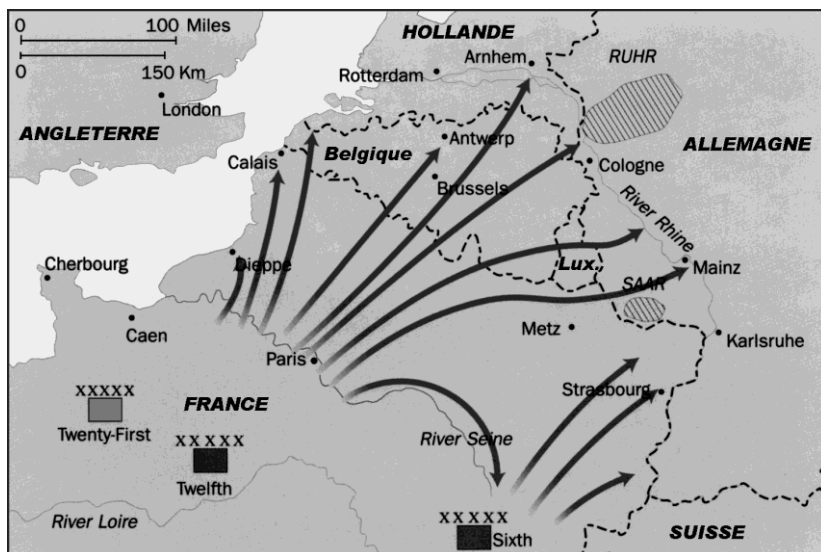
Le deuxième jubilé, est celui du « **vingtième anniversaire de la création de notre association** ». C'est pour nous l'occasion de faire un bilan sur les réalisations de la « **Société d'Histoire de Reichshoffen et environs** ». En deuxième partie de cet ouvrage nous reviendrons sur les principales actions accomplies dans le cadre de l'Histoire locale, la sauvegarde et la promotion de notre patrimoine. En voici le sommaire :

- La création de la société en 1985
- Les fouilles archéologiques de 1969 à 1988
- Les collections du musée de 1985 à 1993
- La commémoration du 40^e anniversaire de la libération de notre cité
- Le recensement des bornes armoriées en 1986
- La fête médiévale du 15 juin 1986
- L'établissement d'un index, en 1987 et 1988, des anciens P.V. de délibération du Conseil municipal (Volumes 1 à 15)
- Le recensement des 21 calvaires et la restauration de certains d'entre eux
- La commémoration du 50^e anniversaire de la libération en 1995
- Le 11^e congrès des historiens à Reichshoffen le 24 septembre 1995
- Les opérations portes ouvertes à la synagogue
- Le classement par thèmes des délibérations du Conseil municipal
- Les cours de paléographie
- La création d'une bibliothèque scientifique
- La création d'une photothèque
- Le déchiffrage et la reliure des chroniques scolaires filles et garçons
- Le jumelage avec d'autres sociétés d'histoire
- La participation au spectacle historique de juillet 2003
- L'archivage et la publication des témoignages en particulier sur la Guerre 39/45
- Le nettoyage de la tour de guet de la rue des Remparts
- Les sorties culturelles annuelles
- Les conférences
- les expositions temporaires
- L'édition de la monographie de **Reichshoffen - Nehwiller**

Bernard Rambourg

Fin 1944 vers la libération de l'Alsace du Nord !

Pendant que le général Eisenhower lançait deux attaques principales, la première avec les Britanniques au Nord des Ardennes en direction de la Ruhr et de Cologne, la seconde avec la 3^e armée de Patton au Sud en direction de la Sarre et de Francfort, le 6^e Groupe d'armées (général Devers) débarquait en Provence le 15 août et remontait la vallée du Rhône, repoussant la 19^e armée allemande sur les contreforts Ouest des Vosges. La course poursuite fut si rapide que cette armée s'échappa pratiquement intacte, ce qui lui permit d'opposer une résistance farouche aux abords de ce qu'elle considérait comme les frontières du Reich. En outre, le mauvais temps favorisa la défense en octobre et le front devint statique. Les hauteurs entre Epinal et Saint-Dié durent être conquises une par une, au prix de lourdes pertes.

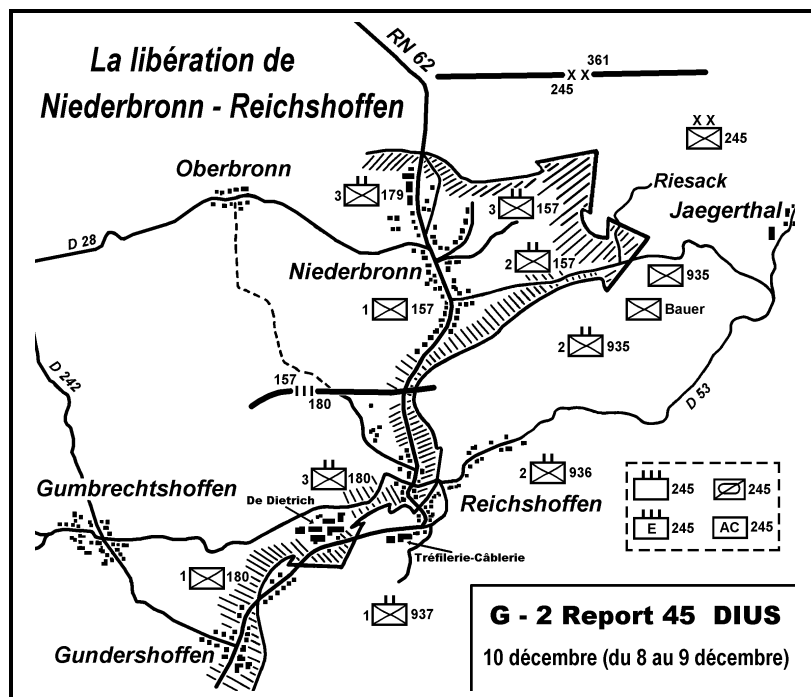


L'offensive des Alliés reprit en novembre. Les deux attaques principales connurent un second échec. La 3^e armée en particulier était engluée dans la boue mosellane. Pendant ce temps le 6^e Groupe d'armées attaquait afin d'alléger la pression sur le flanc droit de Patton, la 1^{re} armée française du général de Lattre par la trouée de Belfort, la 7^e armée américaine du général Patch par les cols des Vosges. Les Français furent les premiers à atteindre le Rhin près de Mulhouse. La 2^e DB, qui faisait partie de la 7^e armée, entra dans Strasbourg peu après. La 19^e armée allemande était piégée en Alsace du centre, le front était enfoncé. Par conséquent le Groupe d'armées le moins susceptible de réussir, du point de vue d'Eisenhower, avait été le premier à atteindre son objectif, le Rhin.

Devers aurait pu exploiter sa victoire et la poursuivre par un franchissement du Rhin, au nord et au sud. Des patrouilles envoyées sur la rive droite du Rhin la trouvèrent déserte. Hélas, ce devait être une occasion perdue. Toute idée de traverser le Rhin fut abandonnée lorsque les Allemands contre-attaquèrent le 24 dans le Sundgau et en Alsace bossue. Après un moment de panique, ils refusaient d'abandonner l'Alsace. Eisenhower demanda alors à Patch de couvrir le flanc droit de Patton, et donc de libérer l'Alsace du nord. Quant à la 1^{re} armée française, elle n'aurait pas pu franchir le Rhin puisqu'elle se trouvait également en difficulté dans le sud de la province. Et voilà pourquoi la libération du nord de l'Alsace

dema demanda trois longues semaines durant lesquelles les Allemands continuèrent leurs exactions. Ils avaient ordre de résister jusqu'au 11 décembre. Ils ne savaient pas que c'était pour fixer les Alliés pendant que Hitler déclenchait la bataille des Ardennes.

La libération s'effectua du sud-ouest vers le nord-est. La résistance se concentra en des points stratégiques tels que les cours d'eau, elle était faite de mines, de barrages, de tirs d'artillerie. Gumbrechtshoffen fut libéré le 8 décembre, Niederbronn le 9, Bischwiller et Reichshoffen le 10, Haguenau le 11. Le front s'effondra alors et le 15, le VI^e Corps d'armée US entra dans le Palatinat. Mais les combats continuaient dans la Poche de Colmar.



Carte tirée du livre « *Tempête sur les Vosges du Nord* » de Lise POMMOIS

La mobilisation de la population civile

A partir du mois d'août 1944, le reflux allemand sur le front de l'ouest se transforma en véritable débâcle. Pour empêcher l'effondrement total de la Wehrmacht et l'invasion du territoire avant l'hiver, Hitler ordonna l'établissement d'une position défensive de l'Escaut aux Vosges afin de « tenir à tout prix l'Alsace et la Lorraine ».

Dès le 13 septembre, démarra la construction de la *Vorvogesenstellung* (ligne de défense avancée des Vosges) et de la *Vogesenstellung* (ligne de défense principale des Vosges) en avant des cols vosgiens. En utilisant le terrain au maximum, les Allemands organisèrent une véritable défense en profondeur avec des tranchées, des fossés antichars, des zones minées. Dans ce but, ils mirent en route le « *Schanzeinsatz* » (engagement de pionniers).

Témoignage de André Letzelter

Le « Schanzeinsatz » à Ottwiller

« Cette tâche visait tous ceux dont le travail n'était pas indispensable à l'effort de guerre : employés, commerçants et même les femmes jusqu'à 55 ans, et les jeunes des classes 1927, 1928 et 1929. Le premier appel signé par le « *Gendarmerie-Kommandoführer bez. Oberltn. D. Gend. Karl Emig* » fut très peu suivi. Seulement une demi-douzaine de jeunes se présentèrent sur près d'une centaine qui était concernée. En soirée les gendarmes passèrent dans les foyers pour chercher les récalcitrants. Dans les familles où les jeunes s'étaient dérobés, ils emmenèrent le père ou à défaut la mère. Mon frère Lucien et moi-même étions chez notre tante Marie Eberlé, rue du Bailliage, où nous avons confectionné en compagnie de notre cousine Marie Thérèse des guirlandes avec de petits drapeaux tricolores en vue de l'arrivée des Américains. Quand notre mère vint nous avertir que les gendarmes avaient emmené notre père, nous nous rendîmes à la gendarmerie après quoi papa fut libéré. Vers deux heures du matin, après un coup de téléphone provenant de la *Kreisleitung* (direction de l'arrondissement) signalant qu'il n'y avait pas de camions disponibles pour nous transporter, la gendarmerie a libéré tout le monde en nous ordonnant de nous présenter ce même jour à la gare. Le soir, pratiquement tous les convoqués se présentèrent à la gare, y compris un certain nombre d'hommes adultes. Après une longue attente et un certain avertissement du

Bürgermeister Mai (*le maire*) de ne pas chanter la Marseillaise « *Jungen singt mir ja nicht die Marseillaise* », nous embarquâmes dans le train qui nous conduisit jusqu'à la gare de Tieffenbach-Struth près de Drulingen où nous débarquâmes au petit matin pour rejoindre à pied Ottwiller. Nous les jeunes, fûmes logés dans une petite salle d'un restaurant, dormant par terre sur la paille. Nous étions surveillés par Hans Marbach, directeur

Photo : coll. E. Weissgerber



Schanzen au Belzboden – Février/mars 45

d'école. Pendant une semaine, notre travail consistait à creuser un fossé anti-chars de 3 mètres de large et profond de 3 mètres, passant entre les localités d'Ottwiller et de Lohr. Le front n'était plus très loin et souvent des avions américains passaient sans jamais nous attaquer ».

Le train de munitions à Walbourg

« Quelques jours après notre retour à Reichshoffen, nous fûmes à nouveau convoqués. Cette fois-ci il s'agissait de reconstituer un remblai de voie de chemin de fer sur la ligne Mertzwiller-Walbourg. Tous les jours, nous fîmes le trajet aller-retour en train. Ce remblai avait été complètement détruit, quelques temps avant, par l'explosion d'un train de munitions bombardé par l'aviation américaine. Les déflagrations étaient d'une violence telle que les wagons avaient complètement disparu. Les essieux, les axes avec roues, les bouts de rails etc. furent projetés à des dizaines de mètres dans la forêt dont les arbres étaient complètement déchiquetés sur une bande assez large des deux côtés de la voie. Il était tout à fait dérisoire de vouloir ramasser à la pelle toute cette immense masse de terre dispersée par l'explosion. Il y avait aussi quelques engins de

terrassément conduits par des hommes de l'organisation TODT qui travaillaient sur le site. Un matin l'un de ces hommes nous avertit qu'il y avait à nouveau un train de munitions stationné pas loin de notre lieu d'intervention et que par beau temps nous aurions certainement la visite des chasseurs bombardiers américains. Ce jour là n'étaient présents que les garçons de la classe 1929 ; la classe 1927 avait été incorporée entre temps et la classe 1928 avait passé le conseil de révision. La cuisine se trouvait dans une maison de garde-barrière. La fille d'un gendarme qui nous accompagnait pour la première fois avait aidé à préparer le « Eintopf » (tout dans une marmite) qui nous fut servi à midi. Effectivement peu après 12 heures, alors que nous étions en train de manger notre soupe, on entendit le hurlement caractéristique d'avions en piqué. En regardant à travers les branchages des arbres, dépourvus de

feuilles à cette époque de l'année, je vis un « Thunderbolt » qui rasait presque la cime des arbres. Je distinguai bien les deux bombes, déjà détachées de l'appareil mais encore en position horizontale, à quelques mètres en dessous de l'avion. Quelques secondes après, une violente déflagration fit sursauter le tapis de feuilles mortes. On courait dans tous les sens sans trop savoir où aller. A chaque passage d'avion, on se terrait au pied d'un arbre. Une bombe était tombée sur la maison du garde-barrière qui fut détruite et la fille du gendarme avait trouvé la mort. Quelques instants après, le train de munitions attaqué commença à exploser. Quand enfin le carrousel effectué par cette escadrille de chasseurs fut terminé, nous sommes rentrés à pied à la maison. Par la suite on ne nous demanda plus de travailler sur ce site ».

Le Volkssturm (l'armée populaire)

Le 18 octobre 1944, Hitler décréta le Volkssturm. Cette levée en masse concernait tous les hommes valides de 16 à 60 ans. Ils devaient être mobilisés d'office pour défendre le pays par tous les moyens. A Reichshoffen, le « Kommissarische Bürgermeister et Ortsgruppenleiter » Friedrich Pfitzinger publia le 30 novembre, un arrêté du Gauleiter Robert Wagner ordonnant à tous les hommes de 16 à 50 ans domiciliés à Reichshoffen de se rassembler sur la place de l'église avec « Handgepäck » (bagages à main) avant 13 heures précisant que toutes les issues de Reichshoffen seraient occupées par les gendarmes et que celui qu'on découvrirait à domicile serait fusillé sur place. Cet arrêté ne fut suivi d'aucun effet à Reichshoffen.

Le lendemain 1^{er} décembre, l'Oberleutnant Karl Emig procéda à une prise d'otages, d'abord de 6 notables puis 35 autres connurent le même sort. **(Tous les détails et les noms des otages ont été publiés dans l'annuaire N° 15 de mars 1995 et dans l'ouvrage Reichshoffen Nehwiller).** A 13 heures, tous les otages, à l'exception des sœurs garde-malades, furent jetés sur des camions non bâchés, par un temps froid et pluvieux pour être transférés à Roeschwoog d'où le voyage devait se poursuivre de l'autre côté du Rhin. Sans manteaux, sans nourriture, enfermés dans une ferme, les hommes les plus âgés, à la demande du lieutenant de gendarmerie de Roeschwoog, furent libérés le lendemain alors que les plus jeunes furent versés dans le Volkssturm. Nous avons

recueilli le témoignage de la fille d'un otage, Albert Marx, et de l'épouse d'un autre, Raymond de Hatten.

Doc. : Archives municipales de Reichshoffen

Kreisleitung der NSDAP. Hagenau

Ortsgruppe: Reichshoffen

Deutscher Volkssturm Jahrgang 1896

Kreis Hagenau Ortsgruppe Reichshoffen Zelle Block

Personalien:

Zuname Lange Vorname Ernst Geburtsdag 10.6.1896

Wohnung (Straße u. Nr.) Am Finkenbergr 8 Telefon

Beruf Zeichner beschäftigt bei Fa. von Dietrich & Co. Firma oder Dienststelle

Anschrift der Firma od. Dienststelle Zentralverwaltung Niederbronn Telefon 3 N° bronn

Fiche de recensement pour le "Volkssturm"

Témoignage de Colette Biard née Marx

« Mon père faisait partie des otages emmenés à Schwabhausen. Il côtoyait Georges Ernenwein qui s'évada le 4 février 1945. Malheureusement le retour à Reichshoffen lui fut fatal...¹. Mon père est seulement rentré le 18 avril alors que ma mère était très inquiète, des Reichshoffenois étant déjà rentrés depuis le 18 mars. » C'était le

¹ Un témoignage de Fernand Philipps en rendra compte

cas de Léon Eibel, Robert Haar, Alfred de Hatten, Joseph de Hatten, Raymond de Hatten et Charles Hirli.

Témoignage de Marthe de Hatten **aujourd'hui âgée de 93 ans**

« Le 1^{er} décembre à 6 heures du matin, mon mari Raymond était encore en pyjama lorsqu'on vint le chercher pour le conduire, un manteau sur le dos, à l'école des filles où je le rejoignis plus tard avec des habits. A midi, les otages étaient déjà sur les camions lorsque les familles leur apportèrent à manger. Quelle ne fut pas la réaction de Karl Emig, l'inhumain Oberleutnant : « *Angesichts des Todes wird nicht mehr gefressen. Ihr habt unsere Brüder in Strassburg ermordet, jetzt müsst ihr büssen* » (Face à la mort on ne bouffe plus. Vous avez massacré nos frères à Strasbourg, maintenant

c'est à vous d'expier.). Arrivés à Schwabhausen (sur le Main), des paysans allemands les prirent en charge pour les faire travailler dans leur ferme. Mon mari et Charles Hirli travaillèrent ensuite dans une fabrique de pipes. Il s'évada le 2 mars et rentra à Reichshoffen le 18 mars 1945. »

Témoignage de Fernand Philipps

« Blessé par un éclat d'obus au phosphore le 15 mars, Georges Ernenwein fut transféré le 17 mars par des médecins militaires américains à l'hôpital de Saverne. Le 19 mars, sa femme et sa fille s'y rendirent à bicyclette pour lui rendre visite. Mlle Madeleine Dubois (Mme Sensenbrenner), qui était de service, leur fit part de son décès. Consternés et en larmes, elles retournèrent à Reichshoffen. Georges Ernenwein fut enterré le 15 avril 1945.

Bombardement de la voie ferrée, le 2 octobre 1944

Témoignage de Fernand Rosio

« Avant les nouvelles constructions implantées rue d'Oberbronn, il y avait au delà de notre maison un petit bois. Nous étions en train de jouer avec les jeunes Walzer lorsqu'il y eut une alerte aérienne (Fliegeralarm). Les ouvriers de la scierie



(chantier de Dietrich) se hâtèrent dans les champs et les prés pour rejoindre le bois. Ils avaient installé le matériel pour combattre l'incendie dans une sorte de « Bunker » (abri) situé dans la carrière d'argile Mitschler (actuellement nouvelle gendarmerie). Tout à coup, Robert Hassenfratz, en voyant les avions piquer sur l'usine, nous attrapa et nous força à nous coucher au sol. Gilbert Walzer, voulant rentrer chez lui, nous empêcha de partir car les pierres pleuvaient, les branches tombaient. Quand nous nous sommes levés, nous avons vu deux cratères : l'un à dix mètres et l'autre sur la route. Les ouvriers ont dû passer à travers champs avec les pompes à incendie car la route était impraticable. Ma sœur s'était réfugiée dans la cave et maman et grand-père Louis, qui étaient en train de récolter des pommes de terre, s'étaient couchés dans le champ. Ce n'est que le lendemain que nous avons réalisé ce qui nous était arrivé. »

Maison Kern – rue de Kandel et rue du Chemin de Fer
Photo : coll. Weissgerber

Soldats de la Wehrmacht prêts à se rendre

Témoignage de Marcelle **Grussenmeyer née Rosio**

« Le 6 décembre 1944, réfugiés dans la cave du « Chantier De Dietrich » nous fêtons la St

Nicolas. Ce soir là, un médecin militaire allemand était avec nous. Il nous parlait de sa ville Berlin, nous montrait des photos de sa femme et de ses deux enfants. Il était dans un état de lassitude extrême ; il ne voulait plus combattre et voulait se

rendre. C'est alors qu'un jeune allemand fanatique nous a rejoint et l'a emmené de force hors de la cave. Le lendemain nous l'avons retrouvé mort avec un autre soldat près de la maisonnette du garde-barrière, rue d'Oberbronn. Maman a toujours regretté de ne pas avoir pris son adresse pour écrire à son épouse. »

Photo : National Archives US – coll. L. Pommois



GI's conduisant des prisonniers allemands vers l'arrière.

Témoignage d'Antoine Ehalt

« J'habitais avec mes parents au 33, route de Froeschwiller. Deux Autrichiens nous ont demandé de les héberger jusqu'à l'arrivée des alliés. Nous les avons cachés derrière les betteraves à la cave. Lors de l'arrivée des Américains, un char a stationné dans notre cour. Les occupants sont entrés chez nous et ont cherché des soldats allemands. Nous leur avons servi du schnaps mais rien n'y fit, ils ont fini par trouver les deux Autrichiens. Ils ont ficelé l'un sur une jeep et l'ont promené dans la rue. Nous ignorons ce que sont devenus leurs prisonniers. »

Témoignage de Fernand Rosio

En décembre 1944 nous étions, ma sœur Marcelle et ma mère Jeanne dans la cave du « chantier » (scierie de Dietrich). Une nuit, un peu avant la venue des Américains, un homme a crié : « *Wo ist der Eingang ?* » (où est l'entrée ?). Des hommes sont allés le chercher et, arrivé auprès de nous, il a crié : « *Hier bin ich und hier bleibe ich* » (j'y suis, j'y reste). C'était un déserteur autrichien. Il est resté caché jusqu'à la libération où il fut livré aux Américains. Ma mère m'a dit que ceux-ci l'ont emmené sur l'avant de leur char. »

La 1^{ère} libération le 10 décembre 44 et la période américaine jusqu'au 31 décembre 1945

Témoignage de Marie Madeleine Ehalt née Thiersé en 1916

« Nous étions dans la cave du restaurant Florentin ; s'y trouvaient également : Mr. et Mme Raymond Florentin et leur fille Liliane, Mr. Charles Dietrich (qui fumait dans sa pipe du tabac à base de feuilles de pomme de terre), Mr. et Mme Louis Weber et leur fils, et Mr. et Mme Alphonse Weber. Notre maison (actuellement chaussures Thiersé) avait été touchée par un obus fin novembre 1944. En décembre 1944, je me souviens très bien des soldats américains qui, venant de Niederbronn, longeaient en file indienne les maisons du faubourg de Niederbronn et de la rue des Vosges (actuellement Gal de Gaulle), suivis de chars qui se rangeaient le long des maisons. Mr. Florentin, qui connaissait l'anglais, parla aux soldats qui lui dirent avoir très peur des Allemands. Début janvier 1945, nous sommes

partis en vélos dans le froid et dans la neige. Nous sommes restés chez mes deux sœurs à Strasbourg jusqu'en mars 1945 ».

Photo : coll. Lise Pommois



Position américaine devant le couvent de Niederbronn route de Reichshoffen.

Témoignage de Thérèse Grabler née Fleischel en 1914

« Avant leur entrée à Reichshoffen, les Américains ont tiré depuis les hauteurs du Lauterbacherhof et notre cochon a été blessé par un éclat d'obus. Nous avons demandé l'aide des voisins - Philippe Schenck et Eugène Himber - pour tuer et dépecer la bête pendant que les obus pleuvaient autour de nous. Le 10 décembre 1944, les Américains sont venus de Niederbronn. Un char a tiré deux obus sur notre maison mais sans causer trop de dégâts. Les soldats allemands se sont sauvés de notre cave en direction de Reichshoffen. Plus tard nous avons découvert un jeune soldat allemand dans le fossé devant la maison Kopp. Il avait sûrement été tué par un tireur d'élite américain posté sur la colline de l'Altenberg. Lorsque les Américains sont partis le 20 janvier 1945, quelqu'un de Niederbronn est venu nous avertir que les Allemands revenaient et qu'ils allaient réquisitionner tous les hommes valides. Mon mari Louis et son beau frère Eugène Nicola se sont cachés dans la maison de Turckheim (Mellon) à Niederbronn. Nous les avons cherchés toute la journée du lendemain. Quand ils sont rentrés, mon mari est reparti pour Altekendorf et Eugène Nicola pour Hommarting près de Sarrebourg. Ils ne sont revenus qu'après le 17 mars 1945. Les Allemands ont convoqué toutes les femmes à la mairie pour leurs demander où étaient leurs maris. J'ai répondu que le mien était parti travailler en Lorraine et ma belle sœur Lucie Nicola leur a dit que le sien avait suivi les Américains. Le 17 mars 1945, les Américains sont revenus par Niederbronn, sans grands combats contrairement à décembre 1944. »



Scierie – Fabrique de meubles

Témoignage de Lucien de Hatten né en 1913

« J'étais réfugié avec ma femme dans la cave de la maison Jund (actuellement laboratoire Schickele) en face du garage Roll. De la maison,

nous pouvions voir les chars et fantassins américains sur les hauteurs du Sandholz. Le matin du 10 décembre 1944, un soldat allemand en vélo, un de ses pneus était crevé, est arrivé de la Schmelz pour informer les quelques soldats qui étaient dans la maison Sattler que les Américains étaient à la hauteur de l'usine de Dietrich. Le « Hauptmann » allemand est allé à pied vers la Schmelz et il a été tué par les Américains. Les autres soldats ont fui vers le cimetière. Le premier char américain arriva à 11 heures du centre de Reichshoffen. Aussitôt les Américains installés, Joseph Hentz (père), Eugène Nicola, moi-même et quelques autres avons commencé à réparer les lignes électriques. Lorsque nous avons vu que les Américains allaient partir et craignant le retour des Allemands, avec mon épouse et d'autres familles (Eugène Joest, Joseph Eibel etc...), nous sommes partis avec la poussette dans la neige à Ettendorf via Engwiller, Pfaffenhoffen, Ringeldorf. Nous avons passé la nuit à Ettendorf et sommes revenus à Reichshoffen le lendemain ».

La Schmelz



Photo : Archives De Dietrich

Témoignage de Renée Rosio née Rustenholz

« En décembre 1944 j'habitais avec mes parents et grands-parents au restaurant Wacker-mann, au 10 de la rue de Haguenau. J'avais 10 ans et ma sœur Marie Louise, 11 ans, et nous étions avec nos parents dans notre cave lorsque des obus au phosphore sont tombés l'un dans la cuisine, l'autre sur le poulailler. Ma grand'mère était en train de traire les vaches et grand père était avec les soldats allemands qui cantonnaient dans la grande salle du restaurant. Ce sont eux qui ont jeté du sable sur le phosphore qui se répandait tout autour. Je me rappelle que les grands-parents ne descendaient jamais avec nous à la cave lors des bombardements de l'artillerie américaine. Ma grand-mère, très courageuse, montait même au grenier pour voir si les Américains allaient bientôt arriver ; ils étaient au Lauterbacherhof »

Témoignage de Colette Biard née Marx

« Lors de la première libération, au mois de décembre 1944, nous étions, durant 8 nuits et 8 jours, dans la cave de la maison Léon Ober au 10 faubourg de Niederbronn. Pendant la période de janvier à mars 1945, avec beaucoup d'autres voisins, nous restions également dans cette cave. Nous étions à 23, couchés sur des matelas étendus sur les pommes de terre et les betteraves. Les grandes filles devaient dormir derrière une cloison en bois, cachées à la vue des militaires allemands. On hébergeait entre autres les cousins réfugiés de Gumbrechtshoffen. Lors des accalmies ils retournaient chez eux pour chercher des provisions avec un chariot à ridelles tiré par deux vaches. Un jour un obus tomba devant l'attelage à la hauteur du calvaire du Lauterbacherhof ; heureusement, il n'a pas explosé. Dans la nuit du 16 au 17 mars les ponts ont sauté. Monsieur Edmond Meyer nous a appelés pour nous montrer une poutrelle métallique provenant du pont de l'actuelle rue de Kandel qui s'était plantée perpendiculairement dans le sol de l'actuelle propriété Fehr ; elle avait passé au-dessus des maisons des alentours. »



La Schmelz – Bat. 189 : bureau d'expédition

Témoignage de André Letzelter

« Début décembre la canonnade se rapprocha de plus en plus et les premiers obus américains tombèrent sur Reichshoffen. Les habitants se mirent à l'abri dans les caves. Comme beaucoup de familles des environs, nous avons cherché refuge dans la cave de la malterie (Soméca). S'y cachèrent aussi quelques jeunes alsaciens, déserteurs de la « Wehrmacht ». Les gens profitaient des accalmies, très aléatoires, pour aller chercher du ravitaillement dans leur logement et aussi pour nourrir leurs bêtes. Ma tante Marie Eberlé, mon



La Schmelz – Bat. 312 : rivetage et annexe (coté sud)

oncle Georges Eberlé et leur fille Marie-Thérèse avaient trouvé refuge dans la cave de la Coop. Le 4 décembre, alors que tous les trois étaient pour quelques instants à la maison, rue du Bailliage, un obus frappa le mur au-dessus de la porte d'entrée. Quand mon oncle, qui était en train de donner à manger aux bêtes, entra dans la maison, il y trouva sa femme et sa fille mortes, toutes les deux atteintes par des éclats d'obus. Ma tante, qui était également ma marraine, avait 52 ans et ma cousine avait 25 ans. Ce fut un choc terrible pour mon oncle de perdre ainsi sa femme et son unique enfant. Ce tragique coup du sort l'avait tellement affecté qu'il ne s'est plus mis à l'abri. Menuisier de métier, il confectionna lui-même les cercueils et enterra, avec l'aide de quelques personnes, ses chères défunes. Et dire que quelques semaines avant nous avions, mon frère Lucien et moi, réalisé des guirlandes de petits drapeaux français pour accueillir dignement les libérateurs. Ma cousine attendait d'ailleurs impatiemment le retour de son fiancé qui était militaire dans la marine française.

Mon futur beau-père, Joseph Nagel, bravant le danger, alla deux fois par jour à la maison, qui était située à une bonne centaine de mètres, pour traire les vaches afin de pouvoir donner du lait aux personnes qui en avaient besoin, surtout aux enfants.

Des moments effroyables se passèrent la nuit où l'orge, qui était stockée dans le bâtiment, fut incendiée (par des soldats allemands, paraît-il ?). Les occupants de la cave ramassèrent leur peu de biens et se ruèrent vers la sortie. Dehors, sous les obus américains, chacun chercha un nouvel abri. J'ai passé le reste de la nuit, couché sur les betteraves pour prendre moins de place, dans la cave du restaurant Wackermann. Le lendemain, après que l'incendie fut éteint, nous retournâmes à nouveau à la cave de la malterie. Pour peu de temps, car le 10 décembre au matin, les premiers soldats américains arrivèrent par la route de

Photo : Archives De Dietrich

Photo : Archives De Dietrich

Gumbrechtshoffen. Nous fûmes alors heureux de pouvoir sortir de la cave.

En rentrant chez nous, nous vîmes qu'il y avait un grand trou dans le mur de séparation entre notre maison et celle de nos voisins Joseph Kaiser. Cela nous faisait croire qu'un obus avait explosé chez nos voisins. Or il n'en était rien, l'obus était rentré par une fenêtre des voisins, avait traversé le mur mitoyen et détruit le lit de mon frère. Mon père trouva rapidement l'obus non explosé. Le service de déminage ne pouvant pas être partout à la fois, mon père, qui avait fait la guerre 14-18 dans un bataillon de génie de l'armée allemande, sortit, avec précaution, l'obus, un 105 américain, de dessous les décombres et le porta en un endroit sûr où il fut récupéré plus tard par les démineurs. »

Photo : coll. Weissgerber



Noël 1944 – Soldats américains chez Louis Joest.

Témoignage de Fernand Philipps

« Le 1^{er} décembre 1944, des obus américains commencèrent à tomber sur Reichshoffen. Installés dans un confort des plus rudimentaires dans la cave du moulin, nous avions très peur du bruit assourdissant des impacts. Très rapidement beaucoup de toitures furent endommagées. Le 8 décembre, des tirs de mitrailleuses étaient perceptibles. Le front se rapprochait-il ?

Le 9 décembre, les Allemands firent sauter le pont de la rue de la gare près de la jardinerie Nicola. Puis, suivit un calme plat. Le 10 décembre vers 9 heures du matin, un char américain, au lieu de tourner vers Niederbronn devant l'actuelle cordonnerie Bahl (autrefois boulangerie Bernard), continua tout droit dans la rue de la Tour pour s'arrêter devant l'immeuble Reifsteck (actuellement Ballis). N'en croyant pas nos yeux, nous sortîmes tout ébahis de notre cave. Moments indescriptibles de soulagement en voyant nos libérateurs ! L'armée américaine s'était alors installée progressivement dans notre localité. L'ancienne école des filles (actuellement

temple protestant) servait de quartier général à la 103^{ème} D.I.U.S. (division d'infanterie U.S.). La cour devenait trop exiguë pour stocker tout l'approvisionnement ; la cuisine roulante était chauffée à l'essence. Les ponts démolis ne présentaient pas d'obstacles aux militaires. Avec leurs chars ils ont enfoncé le portail Aubry, sont rentrés dans la cour où on peut encore voir aujourd'hui l'excavation creusée par les chars en tournant avant de passer sur le pont derrière le restaurant du Raisin. Le 25 décembre, une messe de Noël fut célébrée à l'église en pleins courants d'air, faute de vitraux. Dans la nuit du 31 décembre 1944 au 1^{er} janvier 1945, nous avons appris que les Allemands avaient attaqué au sud-est de Bitche. Le 1^{er} janvier, en sortant de l'office, quelle surprise en voyant la Grand'rue encombrée de chars et de camions se dirigeant vers Haguenau ! Dans le tournant devant la boucherie Husson (actuel magasin de Hatten), des GI's (General Infantry) étaient en position derrière une mitrailleuse. Le 14 janvier des obus allemands de gros calibre tombèrent sur la route près de Joseph Hentz (aujourd'hui route de Kandel) ainsi que dans le pré en face de la maison Trometer (aujourd'hui Pfundstein) rue des Marronniers causant d'importants dégâts aux immeubles des alentours. Dans la nuit du 20 au 21 janvier, les Américains, suite à un retrait stratégique, quittèrent la localité d'une façon tellement discrète que les habitants qui les avaient logés ne remarquèrent pas leur départ. »

Témoignage de Georges Rebmann

28, route de Bitche à NIEDERBRONN,

« Heureusement que ce soir là, nous avions décidé de quitter notre maison pour aller coucher ailleurs ! »

C'était vers le 10 décembre 1944, je ne me souviens plus exactement du jour. Les Américains approchaient de Niederbronn. Avec 3 copains de mon âge – j'avais alors 15 ans -, nous étions montés aux Trois Chênes pour mieux observer la situation. On entendait déjà des explosions d'obus du côté d'Oberbronn.

En fin d'après-midi, nous sommes redescendus et je retrouvais mes parents à la maison. Les tirs se rapprochaient et visaient maintenant le centre de Niederbronn. Inquiet et peut-être guidé par un pressentiment, j'insistais pour que nous allions tous ensemble chez mon oncle Adam JUND, rue de la Fonderie, à 200 m de là. Mon père préférait rester chez nous, mais finalement

se laissa convaincre. Vers 23 heures, il voulut toutefois aller chercher quelques affaires à la maison. A ce moment, notre voisin d'en face, le maçon Stepp, vint nous prévenir qu'un obus venait de frapper notre maison. J'accompagnais mon père et quelques minutes après, nous allions découvrir l'étendue du désastre. L'obus avait traversé le mur de la chambre de mes parents et avait explosé à l'intérieur. Tout était pulvérisé.



Impact obus n°2 Impact obus n°3 Impact obus n°1

La maison « Rebmann » à Niederbronn, aujourd'hui

Nous sommes donc retournés coucher chez l'oncle, bien sûr catastrophés des dégâts subis par notre maison mais malgré tout soulagés de nous en tirer à si bon compte. D'autant plus que quelques temps après, un second obus détruisait ma propre chambre, puis encore un troisième frappait la façade. Celle-ci ne devait pas résister longtemps à ces chocs et le lendemain, elle était complètement écroulée.

Les réparations, commencées à partir de la libération de mars 1945, ont pris de longs mois et durant tout ce temps, nous avons été hébergés chez mon autre oncle, Philippe Jund, rue de la Paix.

Témoignage de Fernand Rosio

« En décembre 1944, la plupart des habitants de la rue d'Oberbronn et de la rue du Chemin de Fer s'abritaient dans la cave bétonnée du « Chantier ». Nous dormions sur des matelas posés sur le sol. La cuisine était faite dans un grand chaudron, style lessiveuse. Les denrées étaient fournies par chaque famille. Le premier obus qui est tombé sur la scierie avait tué les chevaux hébergés dans le hangar en bois près de la rue d'Oberbronn. Messieurs Kern et Joest sont allés chercher des morceaux de viande : c'est la

première fois que j'ai mangé du cheval. Hélas, au fil des jours la qualité n'était plus celle du début. La cantine des Américains était installée au-dessus de la cave du chantier. »

Témoignage de Madeleine Ober née Metzger

« J'avais douze ans et étais domiciliée rue des Cuirassiers avec mes parents. J'étais réfugiée dans la cave du château avec ma mère.

Le 10 décembre 1944, jour de la première libération par les Américains, nous sommes sortis de la cave. La grande allée qui mène vers l'usine Tréca était encombrée de troncs d'arbres pour empêcher le passage des chars. Au moment où nous les avons enjambés, il y a eu comme un sifflement de balles. Nous avons vite fait demi-tour pour nous réfugier dans la cave où nous avons appris que les Américains, venant de Gundershoffen et marchant des deux côtés de la route, avaient subi une riposte des Allemands.

Une fois le calme revenu, nous sommes rentrées chez nous. Les Américains avaient installé un poste de T.S.F. dans notre salle de séjour « la Stube ».

Ayant appris quelques bribes d'anglais, j'essayais de converser avec les militaires. Ils réclamaient toujours « my sister », ma sœur Joséphine, qui avait neuf ans de plus que moi mais était cachée. Ils nous gâtaient avec des paquets rations, du chocolat.... Ils sont restés jusqu'au 31 décembre. Le matin du 1^{er} janvier 45 la voisine appela ma mère : « Luwise, d'Schwowe sin do ! » (Louise, les Allemands sont là). Fausse alerte ! Toutefois, le départ précipité de quelques Américains ne présageait rien de bon : les Allemands n'allaient pas tarder à revenir.

Durant le mois de décembre, grand'mère était très malade. Tante Anna m'emmena à Oberbronn pour aller chercher des médicaments car la pharmacie de Reichshoffen était fermée. D'abord, nous avons pris la rue d'Oberbronn, puis les champs enneigés. En contrebas, dans un petit vallon, les Américains avaient installé leurs canons. Nous avons eu très peur et sommes rentrées par Niederbronn. Je voudrais toutefois signaler que le comportement des Américains lors de leur premier séjour était très correct.

Maman faisait la lessive de ceux qui logeaient à la maison Reichhart. Nous obtenions du chocolat et des friandises chaque fois que nous leur apportions le linge. Nous avons beaucoup apprécié le geste d'un petit Américain, un peu rougeaud, peut être un indien. Lorsqu'il est entré dans la cave, tenant à la main une grenade

dégoupillée, un Allemand déserteur est sorti de sa cachette, les mains en l'air. Mme Finkbohner, qui savait un peu d'anglais a servi d'interprète. Le soldat américain a fait baisser les bras à son prisonnier, lui a tapé sur l'épaule et lui a donné une cigarette avant de l'emmener au lieu de rassemblement des prisonniers. »

Témoignage de Madeleine Sensenbrenner née Dubois

« Début janvier 1945, les GI's (soldats américains) devinrent de plus en plus nerveux et agressifs. Par mon frère, nous avons appris que les Allemands avaient attaqué et que les GI's allaient se retirer à Saverne. Nous ne pouvions le croire et pourtant, le 3 janvier, ils plièrent bagages et nous également. Avec notre auto, une Chenard Walker, chargée de vêtements et de ravitaillement, nous partîmes à destination de Saverne avec mon frère et une cousine, Madeleine Bauer (aujourd'hui veuve de Joseph Hentz). Il faisait froid et à la sortie de Reichshoffen, c'était l'exode : vélos, charrettes, landaus, chariots etc... On avait du mal à passer. A Dinsheim, nous fûmes arrêtés par les GI's qui ne voulaient absolument pas nous laisser passer. Nous nous sommes arrêtés un bon moment mais par derrière les voitures arrivaient toujours et également les soldats avec les camions qui se repliaient sur Saverne. Finalement, nous sommes passés et tant bien que mal, nous sommes arrivés à Saverne. Nous avons été hébergés au couvent St Florent avec beaucoup d'autres réfugiés. C'est là que se trouvait un Père Spiritain natif de Reichshoffen Joseph Koenig, notre voisin alors que nous habitions encore rue Neuve. Il nous a procuré du travail : à moi à l'hôpital en tant que fille de salle et à Madeleine, un poste de gouvernante chez les Kuhn, machines agricoles.

Mon frère qui savait parler anglais, aidait les Américains à réparer leurs engins. Nous sommes rentrés à Reichshoffen après la libération le 19 mars... »

Extrait de la Schul-Chronik de l'école des Filles de Reichshoffen.

25 décembre, le Noël de la libération fut fêté avec enthousiasme au Foyer St. Michel. Après vêpres, la grande salle du foyer se remplissait de spectateurs, elle était trop petite pour contenir tout le monde. La musique Ste Cécile a joué l'ouverture. Mr. le Comte de Leusse expliqua, en belles paroles, l'importance de la fête. Des garçons d'école ont récité l'évangile du jour suivi de récitation en français et en alsacien. Marthe Meyer a déclamé « Noël de la Victoire » ; elle fut très applaudie. Les écolières ont joué deux saynètes touchantes. Puis, la musique a donné un pot-pourri. Tout à coup on a fait sonner minuit, le ciel s'est ouvert et l'Enfant Jésus, accompagné d'anges, est descendu du ciel. Des fillettes habillées en anges ont fait de gracieuses rondes et furent bien acclamées. La récitation « Larmes et sang » nous rappelait les années d'angoisse et voulait nous dire :

« Comme les larmes et le sang ont remporté la victoire, il faut que maintenant le courage et l'activité travaillent à la reconstruction de la prospérité du pays. »

Les enfants eurent de riches cadeaux : du nougat de Montélimar, des pains d'épice, un cahier, une gomme, un petit pain, une paire de saucisses. L'entraide de Strasbourg leur a procuré toutes sortes de jouets. La fête se termina par « Douce Nuit » chanté par toute la salle. Ce fut bien émouvant.

L'opération Nordwind du 1^{er} janvier au 25 janvier 1945

Le VI^e Corps américain pénétra dans le Palatinat le 15 décembre. L'optimisme régnait, même si les GI's savaient qu'ils ne fêteraient pas Noël à Berlin, comme le Haut Commandement l'avait envisagé en août. Mais, le 16 décembre, Hitler déclencha la contre-offensive des Ardennes, encore appelée « Opération Wacht am Rhein » ou « Offensive de von Rundstedt » bien que ce dernier ait émis de sérieuses réserves sur son utilité et ses chances de succès. C'était une tentative désespérée pour reprendre l'initiative à l'ouest en s'emparant du port d'Anvers, le principal port d'approvisionnement des Alliés.

La réponse américaine ne se fit pas attendre : il fallait regrouper les forces disponibles sur le front des Ardennes. Patton, trop content de quitter la Moselle et ses tas de fumier, se porta volontaire pour transférer sa 3^e armée dans le secteur de Bastogne. Mais la libération de la Moselle n'était pas encore achevée.

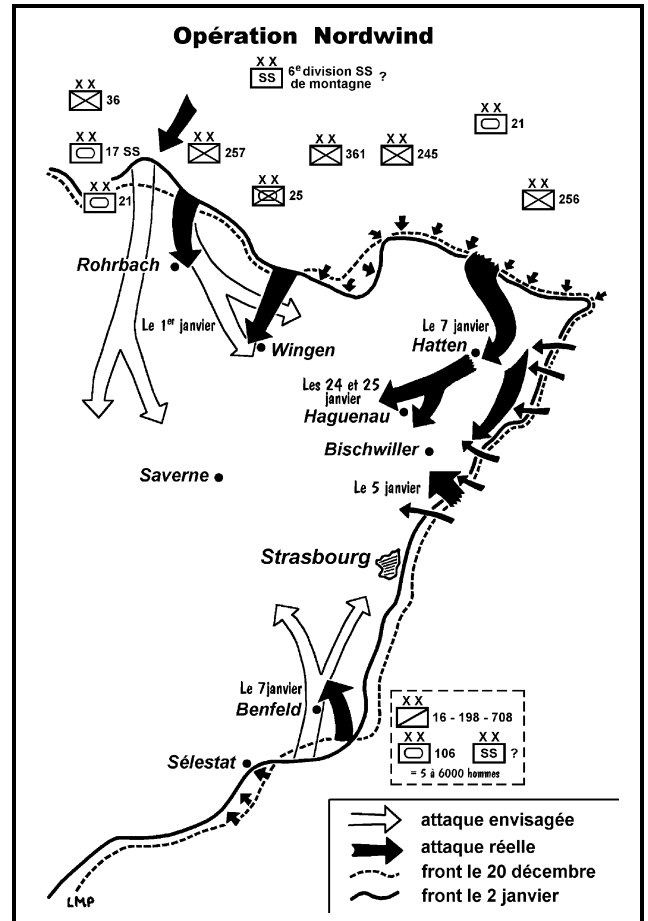
Cela signifiait abandonner ses positions dans la Sarre et surtout entre Sarreguemines et Bitche. Par contre-coup, Devers devait reprendre les positions de la 3^e armée et, par conséquent, adopter des positions défensives en Alsace. Son Groupe d'armées occupait désormais un front énorme, de la Sarre à la Suisse, front qui forcément mal défendu puisque dépourvu de réserves. Le repli commença dès le 21 décembre bien que la région de Bitche n'ait pas encore été libérée en raison de la résistance des forts.

Hitler profita de la faiblesse du VI^e Groupe d'armées pour concevoir l'Opération Nordwind dès le 22 décembre. Le plafond nuageux s'étant levé, il savait qu'il ne gagnerait pas dans les Ardennes. Son plan était ambitieux : une attaque principale dans le secteur de Rohrbach-lès-Bitche – Rimling, accompagné d'une attaque secondaire à partir de Bitche, de l'établissement d'une tête de pont au nord de Strasbourg lorsque l'attaque secondaire aurait débouché en plaine d'Alsace et d'une attaque à partir de la Poche de Colmar. Les diverses forces engagées devaient opérer leur jonction entre Saverne et Strasbourg.

Les objectifs étaient immenses : détruire les Alliés – reprendre l'Alsace (une victoire aussi symbolique serait bonne pour le moral des Allemands) - mettre en danger le gouvernement provisoire de de Gaulle et garder l'initiative pour pouvoir négocier à l'ouest.

Les généraux, mis au courant au dernier moment, se prononcèrent contre l'opération car ils savaient que les forces engagées n'étaient impressionnantes que sur le papier. Ils se sentaient plus concernés par l'imminence d'une offensive sur le front russe. Hitler passa outre : « *La tâche fixée n'exige rien d'impossible et peut être accomplie avec les forces disponibles* ». Il croyait au « *miracle du 20^e siècle* ».

L'attaque démarra, brutale, la nuit de la Saint-Sylvestre, peu avant minuit, une heure particulièrement propice où soldats et civils seraient occupés à fêter. L'attaque principale échoua mais l'attaque secondaire dans le no man's land au sud de Bitche connut des succès initiaux. Des combats acharnés se déroulèrent à Philippsbourg, Reipertswiller, Wingen/Moder. Mais la résistance américaine s'organisa et, le 7 janvier, l'attaque principale fut transférée au sud de Wissembourg, toujours avec l'objectif d'atteindre Haguenau. Entre temps, le groupe d'armées Oberrhein commandé par Himmler avait franchi le Rhin à Offendorf et tenait le secteur entre Gambsheim et Drusenheim. La tête de pont s'agrandit de jour en jour jusqu'à occuper toute la rive gauche du Rhin. Tenir le saillant de Hatten n'avait plus de sens, d'autant plus qu'Eisenhower exigea l'élimination immédiate de la Poche de Colmar. La 7^e armée effectua par conséquent un repli stratégique sur le Moder le 20 janvier. Après une ultime tentative les 24 et 25 janvier pour reprendre Haguenau, Hitler abandonna Nordwind.



Fuite devant les Allemands

Evacuation des habitants de Reichshoffen

Exode du 3 et du 21 Janvier 1945

Témoignage de André Letzelter

1^{er} Exode « L'opération « Nordwind », lancée par les Allemands dans la nuit de la St Sylvestre, devint vite menaçante pour Reichshoffen. Le 3 janvier 1945, des éléments allemands attaquèrent Dambach et Philippsbourg. Les Américains commencèrent à se replier. Mon père

décida alors de partir avec toute la famille. Nous chargeâmes quelques provisions, des couvertures, des vêtements chauds, etc. sur une charrette à bras et partîmes à pied chez l'oncle Albert Reymann, le frère de ma mère, qui habitait route de Soufflenheim à Haguenau. Nous étions donc six personnes : mes parents, mon frère aîné Victor, ma sœur Marie-Hélène 10 ans, mon frère cadet Albert 8 ans

et moi-même âgé de 15 ans. Mon frère Lucien était incorporé à la Wehrmacht.

La route jusqu'à Mertzwiller était encombrée de civils qui fuyaient ainsi que de convois militaires américains. Tout ce flot de civils se dirigeait vers Pfaffenhoffen. A partir de Mertzwiller, nous étions pratiquement seuls sur la route. En plein milieu de la forêt de Haguenau, nous rencontrâmes un camion civil venant de Haguenau. C'était un véhicule de la société De Dietrich, marchant au gazogène et conduit par Lucien Andlauer. Celui-ci nous fit savoir que les troupes allemandes étaient déjà Porte de Wissembourg à l'entrée de Haguenau et qu'il nous était impossible d'aller chez oncle Albert. Mr. Andlauer nous proposa de monter à bord de son camion, où se trouvaient déjà plusieurs Reichshoffenois ; nous acceptâmes volontiers. Après pas mal d'ennuis, nous sommes arrivés dans la soirée à Urmatt, dans la vallée de la Bruche. Dans cette localité, mon père, de par ses fonctions chez De Dietrich, connaissait les propriétaires des scieries, ce qui nous permit d'être facilement hébergés. Au bout de huit jours, nous avons appris que le front s'était à nouveau stabilisé dans le Nord et que les Allemands n'étaient pas parvenus jusqu'à Reichshoffen. On décida de rentrer. Le chemin du retour était semé d'embûches ; venant de Gumbrechtshoffen, nous arrivâmes à Gundershoffen la nuit tombée ; notre chauffeur s'intercala, sans le remarquer, dans une colonne de chars américains venant de Mertzwiller et allant vers Reichshoffen. Ils roulaient naturellement tous feux éteints. Tous les véhicules militaires américains étaient équipés, à l'avant comme à l'arrière, de petites lumières appelées « yeux de chat ». Le char qui nous suivait, ne voyant plus les « yeux de chat » de celui qui le précédait, se mit à accélérer. Heureusement, quelqu'un qui avait pris place à l'arrière du camion a eu le réflexe d'allumer un court instant sa lampe de poche, ce qui fit stopper notre poursuivant. Arrivé à la hauteur de l'entrepôt de boissons Schillinger, notre chauffeur put quitter la colonne de chars. De là nous sommes rentrés à pied à la maison. Au niveau de la station d'essence Roll, nous fûmes arrêtés par une sentinelle américaine très menaçante qui ne nous laissa passer qu'après l'intervention d'un officier parlant l'allemand. »

2^{ème} Exode « Pendant la journée du 20 janvier 1945, les troupes américaines se retirèrent. Au matin du 21, un dimanche je crois, il n'y avait plus de soldats américains en vue, ce qui nous inquiéta beaucoup. Au courant de la matinée, Lucien Andlauer vint nous avertir qu'il allait à nouveau partir avec le camion De Dietrich

direction vallée de la Bruche. Nous décidâmes naturellement de partir avec lui. Ce coup-ci le camion était très chargé. S'y trouvaient également : Mr et Mme Erwin Schwander et leur fille Ady, Mr et Mme Hauer Edouard et leur fille Jeannette, mon oncle Joseph Reymann, Louis Joest (père) et encore d'autres personnes. Il avait beaucoup neigé et la route était très glissante. A Gumbrechtshoffen, les Américains avaient fait sauter le pont. Des planches étaient déjà posées pour permettre la traversée à gué. Nous descendîmes du véhicule et traversâmes à pied. L'habileté de notre chauffeur Lucien Andlauer, permit de faire traverser le camion sans dommages. Nous rencontrâmes les premiers soldats américains à la lisière de la forêt, sur les hauteurs vers Engwiller, où ils avaient installé une mitrailleuse. Vers le soir, nous arrivâmes à nouveau à Urmatt. La route de la vallée de la Bruche était très utilisée par la 1^{ère} armée française qui acheminait troupes et matériels vers le front d'Alsace. Y passèrent surtout des unités de tirailleurs algériens et marocains.

Photo : National Archives US – coll. L. Pommois



Les civils fuient avec le repli américain

Reichshoffen fut libérée à nouveau le 17 mars. Nous sommes rentrés le 19 mars. Nous avons trouvé notre maison en grand désordre. Elle était occupée par des réfugiés de Kindwiller. Les soldats allemands avaient fait sauter tous les ponts à Reichshoffen sauf celui qui enjambe le Rothgraben, rue de Woerth, au coin du cimetière. Ainsi pendant les premiers jours, les véhicules américains étaient obligés d'emprunter la rue de Woerth, puis la rue des Juifs pour déboucher dans la Grand'rue entre le tabac Voelker et la boulangerie Krebs. Puisque le pont du croisement était également détruit, ils rentraient dans la propriété Aubry, en face de la place Jeanne d'Arc, passaient sur le petit pont derrière, qui était renforcé, pour arriver au carrefour. »

Témoignage de Joseph Schmitt

né en 1929, habitant Eguelshardt, autrefois domicilié rue de la Sablonnière à Reichshoffen

« Vers le 3 janvier 1945, le bruit courut que les Allemands allaient revenir. Ma mère Catherine Schmitt avait horriblement peur que papa appelé « *d’Kordeguscht* » soit de nouveau pris comme otage ou fusillé. En effet il était à peine rentré depuis quelques jours, ayant fait partie des 41 otages emmenés le 1^{er} décembre. Il était rentré à Rissoffe en sabots vers le 10 décembre alors que les Américains tiraient déjà des obus sur la ville. Il nous avait rejoints, maman et moi ainsi que tante et oncle, dans la cave près de la Fleckenmühle.

Le 3 janvier, nous nous sommes mis en route pour fuir les Allemands. Sur notre chariot tiré par la vache, nous avons chargé un sac de farine, des vêtements et du foin. Près de l’usine Würth (aujourd’hui Tréca) la vache glissa sur le verglas et tomba entraînant dans sa chute papa qui roula sous un G.M.C. américain, lequel glissa également. Heureusement que papa est resté indemne mais le timon de la voiture était cassé. Nous ne pouvions plus atteler la vache. Des gens de Risshoffe, réfugiés dans la cave chez Würth sortirent et nous demandèrent de leur laisser la vache que nous avions attachée près de la rampe de chargement. Très contents de l’aubaine, les hôtes de l’abri eurent du lait et du beurre pour quelques jours. Nous continuâmes notre route, papa tirant le timon cassé, alors que maman et moi poussions derrière. « *Necks wie los* » (partons vite), direction Mertzwiller où nous avons laissé le chariot. Nous continuâmes jusqu’à Dauendorf. Au bout de quelques jours, nous revenions à Risshoffe. Nous avons récupéré notre vache et nous sommes repartis le 21 janvier, sac au dos, pour Pfaffenhoffen.... Nous avons dû fuir en vitesse par un temps glacial et beaucoup de neige. A Pfaffenhoffen, la Croix Rouge nous a offert un bouillon et nous a demandé de nous rendre sur une place où stationnaient des camions américains. On nous a conduit à Saverne, de là à Commercy, puis nous avons atterri à Burey-en-Vaux, un village près de Vaucouleurs. Nous y avons rencontré des réfugiés de Hatten. Dès que nous avons appris que l’Alsace était libre, nous avons quitté notre village pour nous rendre à pied à Vaucouleurs. De là, nous avons pris l’autobus pour Nancy où nous avons séjourné 3 jours et 3 nuits dans le hall de la gare. Nous avons faim, froid et nous étions fatigués. Un train de marchandises nous conduisit à Thionville où nous prîmes un train pour Saverne. De là nous avons rejoint Risshoffe à pied. Le 20

mars nous descendîmes le « Wildsaugässel » (rue du Sanglier). Nous y avons rencontré l’appariteur, Mr. Schmalz, qui s’adressant à ma mère lui dit : « *Cat es isch höchsti Zitt, d’heim wart eini met eme dicke Büch un ere mann isch dot* » (Cath, il est grand temps d’arriver, car à la maison, il y en a une qui vous attend avec un gros ventre et son mari est décédé)... »

Photo : National Archives US



Témoignage de Camille Kern

Soixante ans après la libération de Reichshoffen en 1945, bien des souvenirs demeurent encore vivants dans la mémoire de ceux qui ont vécu ces événements tragiques.

En janvier 1945 l’opération Nordwind tournait à l’avantage des Allemands. Le commandement américain, après une longue série d’échecs sur les champs de bataille, décida le repli de ses troupes sur la Moder, abandonnant par cette stratégie tout le Nord de l’Alsace à l’ennemi.

Devant l’imminence d’une réoccupation de notre ville par les Allemands, et pour échapper à une éventuelle incorporation dans 1e Volkssturm, la plupart des hommes valides se réfugièrent dès le 21 janvier derrière la nouvelle ligne de front établie sur la Moder. La nouvelle du retour de quelques soldats allemands dans notre cité au matin du 22 janvier ne laissa pas d’autre alternative aux indécis que de prendre à leur tour le chemin de l’exil.

Sans hésiter plus longtemps, mon père et moi-même décidâmes donc de fuir également avant l’arrivée massive de troupes allemandes. Emportant seulement quelques effets de rechange et quelques provisions, nous partîmes en direction de Gundershoffen. Par suite des fortes chutes de neige des jours précédents, la route quasiment déserte était glissante et partiellement verglacée, ce qui rendait la marche plutôt pénible. Chemin

faisant, nous rencontrâmes d'autres fugitifs et bientôt nous formâmes un petit groupe de 7 ou 8 personnes se dirigeant toutes vers Pfaffenhoffen via Uttenhoffen, Mietesheim et Bitschhoffen.

En cours de route, nous ne croisâmes aucun militaire ni américain, ni allemand. Cependant, à l'approche de la ligne de front, nos silhouettes sombres se déplaçant à découvert dans un paysage d'un blanc immaculé, attirèrent inévitablement l'attention de l'observateur d'un avant-poste américain. Celui-ci nous prit sans doute pour une patrouille de reconnaissance ennemie. Toujours est-il que nous fûmes bientôt la cible de plusieurs tirs de mortier. A différentes reprises nous avons dû nous plaquer au sol pour éviter les éclats d'obus. Mais devant notre obstination d'atteindre à tout prix notre destination, les défenseurs ont dû reconnaître leur méprise et ont cessé leurs tirs. Cela nous permit d'entrer sans difficultés dans la localité dont les rues étaient pleines de réfugiés et de militaires. Ces derniers canalisèrent directement le flux des civils vers la sortie du bourg en direction d'Obermodern avec Bouxwiller comme destination annoncée. La fatigue commença à s'installer et la marche devint de plus en plus pénible. La colonne des réfugiés ne progressa que lentement sur la route non déblayée. La nuit tombait quand nous arrivâmes enfin à Bouxwiller.

Mais ce n'était pas encore la fin de notre migration. Des militaires américains nous embarquèrent immédiatement sur des camions amphibies ouverts à tous les vents et nous transportèrent par un froid intense jusqu'à Saverne. Là, ils nous déposèrent dans la gare dont ils bloquaient toutes les issues. Le lendemain, nous avons dû être évacués par chemin de fer vers une destination inconnue.

Mais, durant la nuit, quelqu'un découvrit une fenêtre de WC, sans barreaux, donnant sur l'extérieur ! Plusieurs réfugiés dont mon père et moi-même purent ainsi s'échapper. Après avoir erré le reste de la nuit dans les rues plutôt animées de Saverne nous avons trouvé refuge au petit matin à la Maison Saint Florent où les Pères du Saint Esprit hébergeaient déjà un bon nombre d'autres personnes déplacées.

Au 3^{ème} jour, avec l'arrivée sur place de camions militaires, la rumeur d'une rafle se répandit comme un feu de paille, engendrant une indicible panique parmi les réfugiés. Profitant de cet affolement général mon père et moi-même avons de nouveau réussi à échapper aux militaires en sautant par dessus la clôture d'un jardin voisin.

Ayant appris que d'autres habitants de Reichshoffen séjournaient à Gottenhouse près de Saverne, nous décidâmes de les rejoindre. Le Maire de ce petit village accepta immédiatement notre demande d'asile et nous octroya le statut de réfugiés. Nous

logions dès lors avec une douzaine de concitoyens dans une maisonnette mise à la disposition des seuls réfugiés reichshoffenois. Pour les repas, le Maire nous répartit dans des familles d'accueil, les frais furent pris en charge par la commune. Dans le groupe, où j'étais avec mes quinze ans et demi le plus jeune élément, régnait une excellente entente. Les corvées étaient exécutées à tour de rôle et chacun contribuait de son mieux à rendre ce séjour forcé le plus agréable possible.

Le 15 mars, tomba la nouvelle du déclenchement de l'offensive américaine « Undertone » Reichshoffen fut libéré définitivement le 17 mars. Dès le lendemain, les plus courageux d'entre nous se lancèrent à pied sur la route du retour. Moi-même, je faisais partie des six personnes qui décidèrent de reporter leur départ d'un jour, espérant pouvoir profiter d'un train circulant entre Saverne et Pfaffenhoffen. Notre projet qui, à première vue paraissait hasardeux, voire risqué, fut cependant couronné de succès. En effet, le 19 mars avant la levée du jour, nous nous sommes planqués tout près du quai où stationnait un train de ravitaillement militaire en partance vers l'Est. Lorsque la sentinelle nous tourna le dos et se trouva à une distance respectable, nous grimpâmes sur les derniers wagons non couverts du convoi et nous nous allongeâmes sur le chargement constitué de bidons d'essence. Inutile de préciser que ce n'était aucunement un voyage en 1^{ère} classe en perspective ! Nous fûmes soulagés lorsque retentit enfin le sifflet donnant l'ordre de départ. Le train roulait à une vitesse extrêmement lente et ce fut transis de froid mais sans avoir été inquiétés que nous quittâmes en gare de Pfaffenhoffen nos inconfortables cachettes. Sans nous attarder, nous prîmes à pied la direction de Engwiller, car la route était encore longue.

Mais quel soulagement quand, des hauteurs de Gumbrechtshoffen, nous vîmes le clocher de Reichshoffen pointer sa haute silhouette dans le ciel printanier et surtout, quelle joie de retrouver enfin, sain et sauf, le reste de la famille après ces deux longs mois de séparation, d'incertitudes et d'angoisses !

Témoignage de Renée Rosio née Rustenholz

« En janvier 1945 lorsque les Américains sont repartis nous sommes allés avec les cousins Knoll et les parents à Ettendorf en tirant une charrette chargée du strict minimum. Grand'père et Grand'mère sont restés à la maison et nous les y avons rejoints au bout de huit jours. Lorsque nous étions dans les champs et qu'il y avait une alerte aérienne, nous nous rendions dans la sapinière de Wohlfahrtshoffen toute proche ».

Témoignage de Paul Kern

Le samedi 20 janvier 1945, les troupes américaines commencèrent à se replier sur la Moder. La nouvelle de l'abandon de toute notre région aux Allemands a réveillé, chez les hommes en âge de combattre, la crainte d'être incorporés dans des unités militaires allemandes en cas de réoccupation de la contrée par ces dernières.

Dès le lendemain 21 janvier, furent donc organisés des départs motorisés vers des cités définitivement libérées, malgré les abondantes chutes de neige et le froid persistant. Fortement incité par mon oncle Joseph Wendling, je me décidai de fuir également. Le rassemblement des partants fut fixé à 7 heures devant l'ancien magasin Strauss alors siège de l'organisation FFI. Notre groupe comprenait essentiellement des militants FFI craignant des représailles en cas de retour des Allemands et de leurs collaborateurs.

Nous quittâmes Reichshoffen vers 7 H 30 à bord du camion gazogène de Jacques Krebs qui en était déjà à son deuxième voyage de la journée. Nous prîmes la direction de la gare de Pfaffenhoffen via Engwiller. Arrivés à Gumbrechtshoffen, nous vîmes M. Ernest Roos à côté de sa voiture immobilisée, le moteur refusant obstinément de redémarrer après une panne d'allumage.

Une grande surprise nous attendait un peu plus loin : le pont de la Zinsel venait juste d'être dynamité. Comme la route de Zinswiller était impraticable parce que minée, nous n'eûmes pas d'autre solution que de procéder nous-mêmes à quelques aménagements sommaires pour permettre au camion de franchir la rivière.

Alors que nous étions en train de poser, sur des supports de fortune, quelques poutres et planches récupérées dans la proche scierie Kocher, nous fûmes rejoints par deux soldats américains voulant également franchir le pont avec leur Jeep. Mais devant cet obstacle infranchissable et probablement pressés par le temps, ils mirent le moteur de la jeep en marche et précipitèrent le véhicule à vide dans le lit de la Zinsel où ils l'abandonnèrent et continuèrent leur chemin à pied vers Engwiller.

Lorsque le camion de M. Krebs réussit enfin à traverser la Zinsel, nous récupérâmes la voiture de M. Roos et l'attelâmes au camion. C'est ainsi que nous avons poursuivi notre route vers Engwiller.

Dans la montée, un autre habitant de Reichshoffen attendait désespérément du secours. C'était René Husson dont la fourgonnette, équipée de pneus presque lisses, avait glissé sur le bas-côté de la route et restait bloquée dans la neige. En bons samaritains nous dégageâmes sans difficultés le véhicule immobilisé. Mais, compte tenu de

l'état de la chaussée la fourgonnette patina et ne parvint pas à monter la côte par ses propres moyens. Avec son camion M. Krebs remorqua donc à tour de rôle et jusqu'au sommet de la côte d'abord la voiture de M. Roos, puis la fourgonnette de M. Husson.

Pour la suite de notre voyage, M. Krebs assembla un véritable convoi comprenant son camion tractant à la fois la fourgonnette de M. Husson, la voiture de M. Roos ainsi que la petite remorque de ce dernier. Cet ensemble routier peu commun progressa lentement et sans problèmes majeurs sauf dans les descentes où les véhicules remorqués, faute de freins efficaces et de barres de remorquage, échappaient complètement au contrôle de leur chauffeur et se mettaient en travers de la chaussée glissante. Durant le trajet qui nous séparait de Pfaffenhoffen, nous dûmes intervenir à plusieurs reprises : dans les montées pour pousser notre convoi et dans les descentes pour le freiner ou le repositionner dans la bonne direction.

En cours de route, nous avons rattrapé les deux Américains partis à pied de Gumbrechtshoffen. Probablement fatigués par leur marche, ils acceptèrent bien volontiers l'offre de prendre place sur notre camion.

Arrivés à la gare de Pfaffenhoffen, nous avons abandonné les deux voitures et leurs propriétaires, la petite remorque ainsi que les deux militaires.

Quant à nous, nous poursuivîmes notre route en direction de Hochfelden, où des soldats américains refusaient à tout véhicule motorisé d'entrer dans la localité. Après concertation, M. Krebs, en connaisseur de cette région, finit par nous emmener jusqu'à Zeinheim où nous passâmes notre première nuit dans une étable. Par la suite, les autorités locales nous répartirent dans différentes fermes où nous avons attendu pendant deux longs mois l'heure du retour dans nos foyers.

Témoignage de Fernand Philipps.

« La journée du 21 janvier 1945 a été d'un calme inquiétant. Malheureusement ce qu'on n'osait prévoir, s'est réalisé le 22 janvier au matin. Dans la Grand'rue, je me trouvais nez à nez avec une patrouille d'Allemands, tout de blanc vêtu et conduisant un side-car. "*Y a-t-il encore des Américains ?*" me lancèrent-ils. A ma réponse négative, ils s'éloignèrent à toute allure sur une rue déserte vers Niederbronn. Vers 10 heures, le gros de la troupe arriva, tirant des traîneaux chargés de munitions et des charrettes de fortune. Le 23 janvier, l'aviation américaine a lâché quelques bombes à l'entrée de la « Schmelz » dont fut victime Ernestine Flachaire née Fix, âgée de

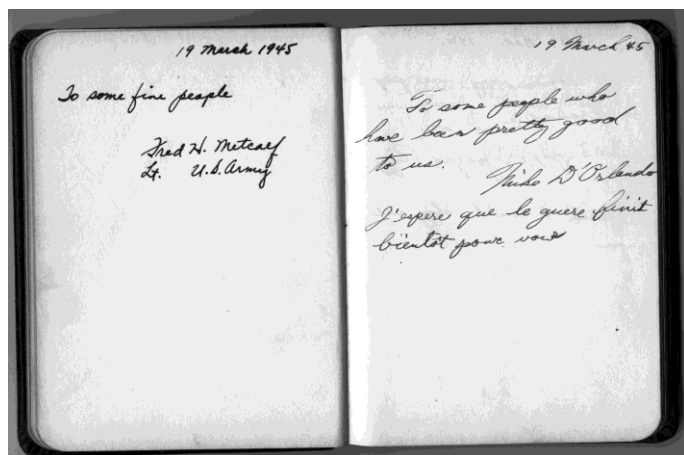
48 ans, domiciliée au 6 route de Strasbourg. Un hôpital militaire était installé à l'ancienne école de filles qui hébergeait, sur de la paille, de nombreux blessés provenant des positions d'Engwiller. Le

nombre de morts était également très élevé. Ils furent enterrés soit au cimetière communal soit au « Belzboden » près de « l'Eyler ».

Le retour des Allemands du 22 janvier au 16 mars 1945

Témoignage de Jeanne Bund née Nicola en 1919 et Georgette Merk née Nicola en 1913

« Le 21/22 janvier 1945, nous avons vu les Allemands revenir avec des vélos, des poussettes et d'autre véhicules de fortune. »



Doc. : J. Bund

Des notes laissées par des GI's sur le carnet de Jeanne

Témoignage de Alfred Eder né en 1930

« Désœuvrés pendant les mois de décembre 44 et de janvier 45 par suite de la fermeture de l'école, nous traînions dans la rue à la recherche d'activités ludiques. Un jour, alors que je flânaï en ville avec Lucien Wegman, Jean Doerr, François Schindelmeyer, Louis Sorg..., nous avons été réquisitionnés par la mairie. Nous avons été associés aux soldats allemands pour couvrir les toits sinistrés avec de la tôle au fur et à mesure des destructions. Nous cherchions les plaques de tôle à la Schmelz au compte de la municipalité et nous étions hébergés dans l'immeuble Riff, siège de la Feldgendarmerie sous la direction d'Emig. A d'autres moments, nous avons gardé les chèvres de Gumbrechtshoffen qui étaient rassemblées sur la colline en face de la « papeterie » (aujourd'hui immeuble de Leusse). C'est d'ailleurs chez l'ancien locataire Léon Hausberger que nous avons été hébergés et nous étions nourris par

l'armée allemande. A un autre moment, nous avons été conduits au couvent d'Oberbronn où étaient rassemblées les vaches confisquées dans les villages de Mertzwiller et d'Engwiller puisque le front était limité par la Moder. Un jour, nous avons dû nous mettre en route pour l'Allemagne avec une cinquantaine de vaches. Dans la nuit, j'ai faussé compagnie aux soldats et au troupeau pour rentrer chez moi ».

Témoignage de Madeleine Ober née Metzger

Pour éviter de tomber entre les mains des Allemands, ma sœur a dû partir avec M. Oberfeld, Alice Merckel et Mélanie. Ils passèrent les lignes américaines pour se rendre à Marmoutier car le bruit courait que les Allemands emmenaient les jeunes filles. Mon père était déjà parti bien plus tôt avec mon frère Paul afin d'éviter l'incorporation dans l'armée allemande (il avait seize ans !). Dès l'arrivée des Allemands, ceux-ci installèrent une cuisine-popote chez les Schuler, rue des Prés et un bureau chez nous. Ils avaient avec eux trois filles russes que nous logions chez nous. Je m'en souviens encore très bien : l'une bien potelée aux joues rouges, l'autre plus fine, une intellectuelle, et la troisième semblait d'origine tzigane. La plus fine avait très peur des bombardements car elle avait déjà été ensevelie sous des décombres. Les Allemands avaient également ramené avec eux un veau qu'ils ont enfermé dans l'étable où se trouvaient les lapins, ceux-ci ont été écrasés. En compensation, les Allemands nous ont invités à partager avec eux le civet...

A 18 heures, nous devions être de retour dans la cave du château mais, ce soir là, nous étions en retard. Nous avons couru, maman et moi, car dans les ruelles crépitaient déjà des tirs. Nous étions très nombreux dans cette cave bien compartimentée : salle des pommes de terre, salle des betteraves et une grande salle appelée « capharnaüm » à cause du nombre invraisemblable de personnes qui s'y trouvaient. Nous couchions sur des matelas posés sur les pommes de terre. A côté

de nous, il y avait Georges Grussenmeyer, sa femme et son fils, mes cousins Metzger, leur maman ...

Pendant les huit semaines de la deuxième occupation allemande, nous passions les nuits à la cave du château et dans la journée, nous rentrions chez nous. J'étais en permanence avec ma mère. Nous avons vu des militaires saouls car ils avaient perdu le moral et ne voyaient plus d'avenir. Chez nos voisins, un Feldwebel (adjudant) appelé « Spiess » agissait d'une façon incohérente. Un jour, alors que nous regardions par la fenêtre, il s'imaginait qu'on se moquait de lui ; alors il a voulu tirer sur nous. Il devint de plus en plus dangereux ; alors ses collègues l'abattirent. La popote était dans la buanderie du château. Un militaire, chargé de porter le ravitaillement aux troupes sur le front vers Zinswiller et Gumbrechtshoffen, au lieu de passer par la forêt, a longé l'orée du Frohret et a été tué. Tous les jours, les militaires amenaient des cadavres de soldats sur un chariot à ridelles. Chaque soir avant de nous endormir, nous récitons le chapelet.



*Artilleur américain
dans les Vosges
du Nord.*

Photo : National Archives US

Après la deuxième libération le 17 mars 1945, le comportement des Américains fut différent. Deux anecdotes sont révélatrices de leur méfiance. Ils buvaient énormément. Il semble que certains étaient des repris de justice de Sing-sing ? Une première fois, nous avons eu très peur car ils nous avaient pris

pour des nazis. Mon père, qui après un bombardement à l'usine, avait aidé à déblayer, a ramené des livres dont le livre d'Adolph Hitler « Mein Kampf » avec une photo d'un S.S. Ils nous ont menacés et confisqué le livre. Une deuxième fois, ils ont molesté un jeune Lorrain, Céleste, réfugié chez ma grand-mère, en l'accusant, sans doute sur dénonciation, d'avoir opéré des réquisitions auprès des habitants, entre autres une voiture cachée derrière des fagots de bois. Heureusement que ma grand-mère a pu prouver qu'il avait agi sur ordre d'un certain

Pfitzinger Friedrich, il était « Ortsbauernführer Kommisarischer Bürgermeister » Il était fermier au château avant et pendant la guerre, était parti en décembre avec les Allemands et revenu en janvier. Par décision du Conseil Municipal du 19 novembre 1945, il faisait partie des criminels de guerre recherchés par les autorités françaises avec l'Oberleutnant de Gendarmerie Karl Emig, le Meister de Gendarmerie Heinrich Fischborn, le Bürgermeister Albert Mai et l'instituteur Hans Marbach.

Témoignage de Fernand Rosio

« En mars 1945, nous étions dans notre cave avec les Nagel de Forstheim et les Hunckler de Neunhoffen. Ce n'était pas tellement confortable ; nous étions installés sur les caisses à charbon et à pommes de terre. Les Allemands avaient installé à l'entrée de la cave, près du puits, le central téléphonique grâce auquel ils étaient en relation avec les quatre canons installés dans le voisinage. Mon grand-père Louis est sorti et s'est disputé avec les Allemands qui voulaient abattre un mirabellier pour placer un canon. Les soldats ont menacé de le faire fusiller. Alors les hommes qui étaient dans la cave l'ont ramené de force pour le calmer. Nous les jeunes, nous allions écouter les ordres que donnait le gradé et les réponses des serveurs de canons. « *Wir haben noch so viel Kartoffeln* » "nous avons encore tellement de patates" (munitions). Nous avons rapporté ces propos aux adultes. Ma mère avait alors fixé un linge blanc à l'une des fenêtres, ce qui était interdit. L'avion américain, que nous appelions « la cigogne de fer » tournait régulièrement au-dessus de nous et l'avait sans doute remarqué. Mais un soldat allemand a tiré au fusil sur cet avion qui a fait demi-tour pour retourner vers les lignes américaines. C'est alors que des tirs d'artillerie ont fusé sur toute la partie ouest de la ville de la rue d'Oberbronn jusqu'au lieu-dit Lauterbacherhof. »

Témoignage de Alfred Gerber

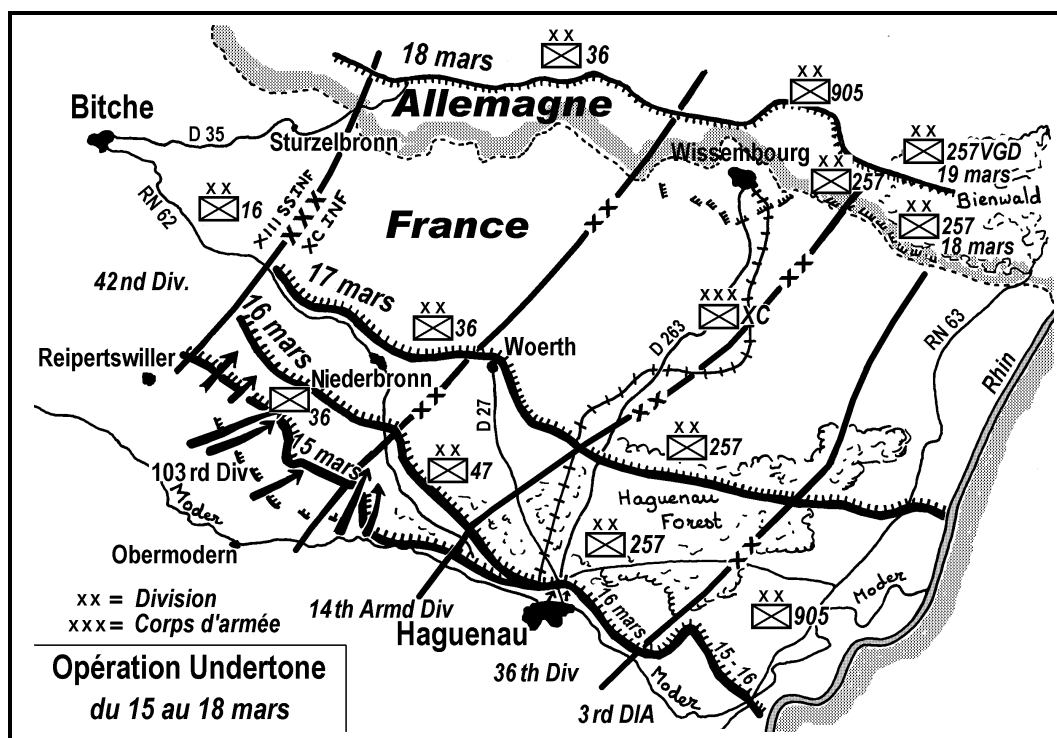
« Début février 1945, pour faire une farce aux Allemands, mon frère et moi avons sectionné la ligne téléphonique reliant le front (Pfaffenhoffen) à l'état-major (château de Froeschwiller) et jeté le câble sur la route, pour faire croire que c'étaient les chars qui avaient passé dessus. Ils ont remarqué que les câbles n'étaient pas sectionnés par les chars mais par une main malveillante. Toute la nuit et le lendemain toute la journée, les messages ont transité par des messagers à moto. Nous avons eu de la chance de n'avoir pas été découverts. »

Opération Undertone du 15 au 18 mars

La Poche de Colmar éliminée le 9 février, il restait le nord de l'Alsace à libérer. Le VI^e groupe d'armées profita d'une pause de plus d'un mois dans les combats pour préparer l'Opération Undertone, une des composantes de la grande offensive de printemps destinée à terminer la guerre à l'ouest. Tous étaient concernés : les Anglais qui conservaient le rôle principal au nord, comme ils le réclamaient depuis l'après débarquement, les Américains qui attaquaient sur toute la longueur du front, et même les Français qui avaient obtenu à grand peine leur « part du gâteau » - et encore, leur entrée en Allemagne était fortement controversée - et qui devaient libérer un étroit couloir sur la rive gauche du Rhin. Les offensives sur l'ensemble du front étaient évidemment échelonnées dans le temps. L'objectif du VI^e Groupe d'armées, conjointement avec la 3^e armée de Patton sur le flanc gauche, était la libération du triangle Sarre-Palatinat, la deuxième région industrielle du Reich, puis le franchissement du Rhin.

Carte tirée du livre
« Winter Storm »
de Lise POMMOIS
Ed. Turner US

Evolution du front, entre
le 15 et le 18 mars 1944,
dans l'Alsace du Nord.



Le VI^{ème} Corps d'armée donna l'assaut depuis les positions défensives sur la Moder et le Rothbach occupées depuis le 20

janvier. L'offensive fut précédée d'un bombardement aérien intense sur les localités au pied des Vosges du nord (d'Offwiller à Niederbronn), causant destructions massives et victimes civiles. La mort venait du ciel ! Puis la 103^e sur le flanc gauche et la 36^e DIUS sur le flanc droit attaquèrent à la faveur d'un barrage d'artillerie suivi d'un écran de fumée qui désorganisa la défense. Les Allemands se replièrent alors le long de la Zinsel.

Le bombardement reprit le 16 mars, causant de nouvelles victimes. Les Américains progressèrent, retardés par les champs de mines, les barrages, les ponts détruits et les routes endommagées. Le repli allemand se confirma, avec résistances le long du Falkensteinerbach.

Cette résistance cessa le 17 mars, date de la libération de Gundershoffen, Reichshoffen et Niederbronn. La 3^e DIA progressait également sur la rive gauche du Rhin, libérant Schirrhein, Schirrhoffen et Soufflenheim.

Le repli allemand s'accéléra le 18 mars et les premiers éléments de la 103^e DIUS franchirent la frontière près de petit Wingen, exactement comme en décembre. Wissembourg fut la dernière ville alsacienne libérée le 19 mars. Le triangle Sarre-Palatinat fut enlevé le 25 mars. Patton fut le dernier à atteindre le Rhin. Patch le félicita perfidement : « Georges, j'ai oublié de te féliciter pour avoir été le dernier à atteindre le Rhin ! ». Sur quoi Patton répliqua tout aussi perfidement : « Permits-moi de te féliciter d'avoir été le premier à l'abandonner ! ». Il se référait au repli du 21 décembre. Les deux généraux ne s'appréciaient guère !

Le bombardement aérien du jeudi 15 mars 1945

Témoignage de Marie Louise

Schaeffer née Behl - 17, rue de la liberté

« Avec ma mère Albertine Behl, nous revenions de la cave Clodi, rue de la Sablonnière. Il était 9h30. Nous entendîmes le bruit strident des avions. A peine réfugiées, sous la terrasse, une déflagration violente nous secoua terriblement. Mortes de peur, nous nous précipitâmes dans la cave de l'école de garçons située en face. L'après-midi, nous retournâmes chez nous pour constater les dégâts. Une bombe tombée sur l'escalier avait fortement endommagé notre maison. Une voiture militaire stationnée dans notre cour brûlait. Nous avons appris plus tard les raisons du bombardement : deux camions chargés de munitions stationnaient, l'un dans la cour Gehres (actuellement garage Hug), l'autre entre le restaurant Rickling et l'immeuble Kléber. »

Photo : coll. Sté d' Histoire



Destruction de l'immeuble de l'ancienne mairie, rue du Gal Leclerc

Témoignage de Bernard Rombourg

2, rue de l'Eglise

« Le 15 mars, aux environs de 10 heures, ma mère quittait la cave située en dessous de la sacristie de l'église pour rentrer à la maison préparer le repas de midi. Avec mon père et mon frère Gérard, notre famille, ainsi que des familles voisines avaient choisi ce refuge pour éviter les



Photo : coll. Sté d' Histoire

Destructions rue du Moulin

tirs de l'artillerie américaine. Subitement, un horrible bruit qui nous paraissait tout proche nous fit sursauter. La peur et l'inquiétude nous gagnaient. Sachant notre maman soit en route, soit à la maison, je pris mon courage à deux mains pour aller à sa recherche. De nombreux débris jonchaient le sol tout au long du trajet. Arrivé au n°2 rue de l'Eglise, je m'imaginai ma mère blessée, voire décédée. La porte entr'ouverte, je traversais la cuisine puis l'arrière boutique et enfin la salle de séjour. D'une voix chevrotante, je l'appelai à plusieurs reprises, sans résultat. Sur le point de monter à l'étage pour la chercher dans la chambre à coucher, j'entendis une voix faible venant du magasin. C'est finalement sous le comptoir, au milieu des bonbons en vrac, conservés dans des boîtes métalliques que j'ai découvert maman, pétrifiée de peur mais saine et sauve. Nous avons su dans la journée que l'ancienne mairie (actuel dépôt d'incendie) toute proche avait été rasée par l'aviation alliée. Deux personnes se sont retrouvées deux étages en dessous : Mme Elise Martin, femme de Georges Martin et Jacques Gottié, habitant l'immeuble au 2^e étage. »

Témoignage de Fernand Philipps

« Le 15 mars 1945, peu après 10 heures, des chasseurs bombardiers américains ont lâché leurs projectiles sur « l'ancienne mairie », actuelle caserne des pompiers. La maison Behl, rue de la Liberté ainsi que le restaurant Rickling sont touchés. L'immeuble à côté de la poste, actuel cabinet dentaire est également détruit. Il n'y a



**Anna Hatzenberger,
Mme Lebrun
rue du Moulin**

qu'un tué à déplorer : Jacques Gottié qui meurt plus tard des suites de ses blessures. Les hangars de la maison Rudloff, rue du Moulin, hébergeaient une cuisine roulante de la 36^{ème} V.G.D. (Volksgrenadier Division). Les hommes de la roulante devaient acheminer le ravitaillement par voiture hippomobile jusqu'au front à Engwiller. Exposés aux feux de l'artillerie américaine, ils appréhendaient particulièrement le pont de Gumbrechtshoffen à côté du moulin, qu'ils nommaient d'ailleurs « Todesbrücke » (Pont de la mort). Le jour du bombardement (15 mars), s'ajoutait une difficulté supplémentaire : l'amoncellement des débris de l'ancienne mairie empêchait tout passage vers la Grand'rue. Finalement au courant de l'après-midi, ils arrivèrent à faire passer leur attelage. Hélas ils n'allèrent pas loin, mitraillés par les chasseurs bombardiers. De cette matinée de cauchemar, il nous reste quand même des souvenirs cocasses ! Au moment du bombardement, Anna Hatzenberger, dont la maison était située à une vingtaine de mètres de l'ancienne mairie, s'était réfugiée dans son alcôve. Derrière le lit, sous ses pieds, il y avait une trappe donnant accès à la cave. La déflagration des bombes a fait céder le plancher et « notre Anna » avait atterri

dans un gros récipient qui contenait du silicate de soude (Wasserglas) pour conserver les œufs... Quelle ne fut pas notre surprise en la voyant arriver dans notre cave ! Il s'agit de la cave du moulin où les habitants de notre quartier (rue du moulin et rue du ruisseau) étaient réfugiés. Tout de jaune bariolée, elle provoqua un fou rire général qui n'était plus de mise depuis fort longtemps. »



Photo : coll. Sté d' Histoire

**Immeuble
de la Caisse
d'Epargne
et le pont,
rue de la
Gare**

Témoignage de Jo Roll

A l'époque, j'avais 6 ans. Nos voisins, la famille Perrault, habitaient une maison très exposée (aujourd'hui rue des Sapins) et, lors des bombardements ou des tirs de canon, nous étions tous regroupés dans notre cave. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Tout était calfeutré, les soupiraux protégés à l'extérieur par des sacs de sable. Dans la cave, il y avait de quoi s'allonger avec des couvertures partout.

Lorsque les obus tombaient, il fallait se dépêcher. Si bien qu'un jour, ma mère cria : « *tous dans la cave !* » En descendant l'escalier, il y eut un bruit terrible, le sol, les murs, tout tremblait et à ce moment là, je reçus sur la tête toute la boîte à pharmacie posée sur une étagère. En sortant de la cave on regardait toujours si le toit de la maison était encore là. Ce jour là, on a eu de la chance, la maison juste à côté, qui servait de cantine, n'en avait plus !

En cas d'alerte et de bombardements, comme on habitait très près des lignes ferroviaires et de la gare de Reichshoffen il ne fallait pas hésiter trop longtemps pour partir. Tout le quartier allait se réfugier dans la forêt du Sandholz loin des habitations. Un jour, la maison Kern qui se trouvait à 100 m environ de chez nous, a reçu une bombe et fut partiellement détruite.



**Destructions
rue du
Château
Act. : rue du
Gal Leclerc**

Témoignage de Colette Biard née Marx

« Le 15 mars 1945, lors du bombardement aérien provoquant la destruction de la maison Behl, deux bombes sont tombées dans la sablière derrière notre maison, faubourg de Niederbronn. Nous étions réfugiés dans notre cave ; la lampe à pétrole est tombée, des cailloux et des morceaux de tuiles sont rentrés par les soupiraux. Maman nous a dit de nous couvrir avec des oreillers et des plumons pour ne pas être atteints par les éclats. En sortant après l'alerte, nous vîmes la cour jonchée de tuiles et les poules blessées qui titubaient. Un oncle et un grand cousin les ont achevées ; il y eut du pot-au-feu pour tout le monde... ».

Témoignage de Georgette Emptaz née Wagner

« Je me souviens du bombardement de la maison Uhlmann sise au 29a, rue du Montrouge à Niederbronn, le 15 mars 1945 ».

Madame Emptaz avait 12 ans en mars 1945. Ses parents habitaient la rue des Acacias et se rendaient tous les jours, rue du Montrouge, au domicile de ses grands-parents situé face à la maison Uhlmann. Les maisons de la rue du Montrouge étaient peuplées de militaires allemands, notamment la maison Willm où se trouvait un Q. G. d'officiers. Quelques maisons plus haut était installée une « Feldküche », ou intendance militaire, avec une trentaine de soldats.

« La veille du bombardement, un va et vient infernal d'avions traversait à basse altitude le ciel de Niederbronn et on sentait que quelque chose de grave allait se produire », narre Madame Emptaz.

« Le 15 Mars 1945, par une magnifique journée ensoleillée, le ciel s'est soudain assombri et déchiré par un bruit démentiel d'avions au-dessus de nos têtes ; en quelques minutes, la maison Uhlmann s'écroula. Autour de moi, dit-elle, c'était la panique... les vitres ont volé en éclats, nous étions tout noirs de suie, les soldats allemands étaient pétrifiés... Il y avait des morts sur les trottoirs... En face, la maison Uhlmann était réduite à un vaste tas de pierres et de bois. Il ne restait, debout que le clocheton de la maison et un pan de mur ».

De sous les décombres, les secours ne dégageront, malheureusement, que quatre corps sans vie, notamment ceux de Monsieur et Madame Uhlmann et de George et Emilie Gassner, les grands- parents. Miraculeusement, près du pan de mur encore debout, sont extraits les deux enfants du couple, sains et saufs. Madame Emptaz ajoute que « sur ce mur était accroché un tableau représentant, entre autres, un ange qui étendait ses bras, comme pour les protéger ».



Photo : coll. G. Emptaz

**La maison « Uhlmann » en ruines
rue du Montrouge à Niederbronn**

L'arrivée des Américains le 17 mars 1945

Témoignage de Fernand Rosio

« Les Américains ne sont pas descendus par la rue d'Oberbronn mais ont marché en file indienne le long du chemin (actuelle rue des Vignes) vers la voie ferrée »

Témoignage de Bernard Rombourg

« J'étais installé avec mon père sur le toit de notre maison 2, rue de l'Eglise, pour réparer les dégâts causés à la fois par le bombardement du jeudi 15 mars et par les gravats provenant du pont

du Schwarzbach qui avait sauté dans la nuit. Ma mère fut stupéfaite de voir que la statue de la Vierge noire, élevée en 1855 lors de l'épidémie de choléra, était restée intacte après le passage de plusieurs poutrelles métalliques dont l'une avait atterri sur notre toit ; elle s'exclama : « c'est un miracle ! » C'est à ce moment là que j'ai vu les premiers soldats américains, la mitrailleuse en position de tir, déboucher à la queue leu leu de la rue de la Gare (aujourd'hui rue du Gal Koenig). Peu à peu, leur nombre grandit, et ils s'assurèrent que les Allemands n'occupaient plus les lieux. Je

me souviens qu'en pénétrant chez nous, un GI très méfiant, voyant ma mère désolée d'avoir égaré la clé d'une armoire, se servit de sa mitraillette pour lâcher quelques coups dans l'armoire... Le lendemain, dimanche 18 mars, les premiers chars arrivaient de Niederbronn dont deux descendaient la rue Jeanne d'Arc. Dans la matinée, la sonnette retentit. Mon père qui avait vu deux soldats U.S. traverser la place de l'église, me dit : « Toi, tu parles un peu l'anglais, regarde ce qu'ils veulent ». Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'ils me réclamèrent des filles... Lorsque je les eus persuadés que je n'avais pas de sœurs ils sont allés chez les voisins. »

Témoignage de Fernand Rosio

« En mars 1945, des Américains étaient installés dans notre salle à manger. Il y avait 3-4 lits et un poste radio dans un coin. Le gradé logeait au premier étage. Dans la cour, le groupe électrogène servait à alimenter la radio. A peine installé, un des militaires est venu avec un lapin et a demandé à maman de le cuisiner à la mode de chez nous. Il lui a procuré ce qu'il fallait pour faire un civet avec des nouilles. A partir de ce moment, lorsqu'ils revenaient de chercher les repas à leur cantine installée dans les baraques près de la voie ferrée, ils offraient à maman une part de gâteau. C'est ainsi que nous avons pu, pour la première fois, goûter un gâteau à l'ananas. »

Témoignage de Joseph Iflland né en 1940

« Fin novembre 1944 j'habitais avec mes parents 7 rue du Gal Leclerc, en face de la boulangerie Frey (actuellement Trautmann). En sortant de la boulangerie, je traversais en courant la rue lorsque le « Gendarmerie Meister » Fischborn arriva en vélo. Il me renversa et tomba lui-même. Comme je n'avais rien, je suis rentré en vitesse à la maison. Par contre, Fischborn avait une triple fracture du fémur. A l'époque M. Frey a fait des démarches auprès des autorités allemandes afin qu'il n'y ait pas de poursuites. J'avais neutralisé Fischborn !! »

Le 16 mars 1945 en jouant avec des copains rue de la Tour, j'ai été atteint à la cheville par un éclat d'obus. Ma mère m'a emmené le lendemain à la maison Aubry transformée en poste de secours américain où elle m'a laissé. Les Américains m'ont emmené en ambulance (Dodge) à l'hôpital civil de Strasbourg. Dans la même ambulance il y avait Jacques Gottié grièvement blessé lors du bombardement du 15 mars. J'ai

passé trois semaines à l'hôpital. Comme j'étais incapable de m'exprimer, personne ne savait d'où je venais. J'ai été reconnu par hasard par Marie Martig, originaire de Reichshoffen (en visite chez son fils Clet et son neveu Gilbert Wey). En me voyant, elle dit : « *mais c'est Bouwele de Reichshoffen* ». Nous sommes rentrés ensemble en train à Reichshoffen où on m'avait déjà signalé comme disparu. »



Destruction du restaurant « Au Raisin » et du Pont au croisement (Act. Rue du Gal Leclerc)

Témoignage de Marie Rose Letzelter née Nagel, née en 1931

« Nous habitions à l'époque rue de Haguenu, la première maison à gauche, après le pont près du garage Roll. Comme presque tous les hommes de Reichshoffen, mon père était parti le 21 janvier 1945 avec mon cousin Joseph Bauer, pour ne pas être enrôlé dans le « Volkssturm ». Mes grands parents, qui avaient quitté Dambach, logeaient chez nous. Très souvent nous étions obligés de nous réfugier dans la cave pour nous protéger des tirs de l'artillerie américaine. Puisque notre maison était déjà touchée par un obus, nous nous sommes abrités dans la cave de la maison « sellerie Jund »... Le 15 ou le 16 mars, des soldats allemands, qui avaient ordre de faire sauter le pont, nous ont ordonné de sortir de la cave, la maison étant trop près du pont. Nous avons trouvé refuge dans la cave de la Coopé. Le pont en question était construit d'une double arche en pierre. La famille Wackermann (restaurant) a essayé d'influencer les soldats allemands, en leur versant à boire, pour qu'au moins ils ne fassent pas sauter les deux parties du pont. C'était

Photo : coll. Sté d' Histoire



**Destruction
du pont sur
le Schwarzbach
rue des Cuirassiers
à Reichshoffen.**

probablement le soir du 16 mars qu'une forte déflagration a fait trembler les maisons, une moitié du pont avait sauté. Nous voulions retourner dans la cave de la maison Jund. J'aidais mon grand-père à marcher, il avait mal aux jambes. Nous étions en route lorsqu'une grosse détonation retentit ; c'était le pont près du carrefour central qui sautait. J'étais touchée à une jambe, probablement par une pierre. Nous avons accéléré le pas. A peine étions nous entrés dans la cave de la maison Jund que la deuxième moitié du pont explosait. Pendant la nuit, dans l'obscurité, j'ai senti un ruissellement le long du mur, à l'examen de la situation extérieure, nous avons constaté que les débris du pont avaient obstrué le lit de la rivière et que tout le quartier était inondé. Le lendemain, comme pratiquement tous les hommes étaient absents, les femmes et enfants essayaient, tant bien que mal, de dégager le passage de l'eau. »

Témoignage de Théophile Schneider

Souvenirs de la Libération de Niederbronn en mars 1945

J'avais 13 ans à l'époque et j'habitais avec mes parents et ma grand-mère maternelle dans la rue des Jardins (à la "Busenbach").

Pendant la période de mi-janvier 1945 et jusqu'à la libération, nous passions toutes les nuits dans la cave de nos voisins, M. et Mme Philippe Ullmann, grands-parents de Gérard et Suzanne (épouse Jennevé). Les jours précédant la libération, on sortait durant la journée et on regagnait la cave pour y dormir, ceci à cause de l'artillerie américaine à longue portée qui tirait presque toutes les nuits sur Niederbronn.

Le 15 mars au matin, nous avons été réveillés par un feu continu d'artillerie, comme un roulement de tambour, (Trommelfeuer) qui nous a empêché de sortir. De plus, la rumeur courait que les Américains allaient passer à l'offensive. Le pire a été le bombardement de l'aviation, je ne sais plus combien de temps cela a duré.

Le 16 mars, je me tenais sur l'escalier de la cave quand j'ai aperçu un avion d'observation américain du côté de Gundershoffen à ce qu'il me semblait et je me disais que les troupes US n'étaient plus très loin. Ce jour là, les bombardements étaient moins intenses, mais nous avons tout de même passé la nuit dans la cave.

Le matin du 17 mars, je sors de la cave, regarde en direction de la maison Wahl (jardinier) et je vois arriver l'infanterie américaine. Je descends la rue d'Alsace. Les soldats marchaient de chaque côté de la rue. Il me semblait qu'ils débouchaient du "Rehgarte-Faubourg des Pierres". J'assiste alors avec des camarades à une scène qui m'a marqué à jamais :

Helmut, un jeune Allemand de mon âge qui était resté à Niederbronn, arrive en disant qu'il y a 2 soldats allemands qui veulent se rendre. Nous lui conseillons d'aller voir M. Klein (architecte) qui parle anglais. Celui-ci le signale à un officier qui envoie aussitôt un détachement de soldats. L'un d'eux prend position derrière un poteau télégraphique prêt à couvrir ses camarades. Cette scène s'est déroulée au croisement de l'actuelle rue de la Forêt et de la rue du Cimetière Militaire. Quant à nous les gosses, nous sommes restés autour du soldat en position de tir à attendre que Helmut arrive avec les 2 Allemands et les soldats américains. A cet instant, nous n'étions pas conscients du danger ; s'il y avait eu des combats, nous aurions été aux premières loges.

Photo : coll. privée



Place des Thermes à Niederbronn après le bombardement.

Après cet épisode, je suis allé jusqu'à la route de Jaegerthal où les Américains regroupaient aussi

des soldats allemands faits prisonniers. Finalement, l'unité américaine est remontée la rue de Jaegerthal ; elle n'est restée que très peu de temps.

Dans l'après-midi, gros bruits de moteur dans la "Busenbach", une nouvelle unité de soldats américains arrive ; cette fois-ci, ce sont des artilleurs qui viennent avec leurs camions et leurs canons. La batterie prend position sur le pré où se trouve actuellement ma maison. Ils abattent notre cerisier qui se trouvait dans leur ligne de tir et leur roulante s'installe dans notre cour. Le soir, au moment de la distribution de la soupe, ils reçoivent l'ordre de repartir. Ils plient donc armes et bagages et repartent sans avoir tiré un coup de canon.

Après tous ces événements, nous prenons la décision de dormir à nouveau dans notre maison.

Le 18 mars, des camions américains remorquant des canons 105 mm passent par le "Koelbel" (rue de la Forêt) et s'installent le long du chemin qui descend dans le petit vallon du "Busenbach" à hauteur de la maison que M. Joerger fit construire après la guerre. Les tentes des soldats se trouvaient près du ruisseau. Cette batterie a ouvert le feu à plusieurs reprises. Poussés par la curiosité et aussi dans l'espoir de grappiller l'une ou l'autre chose, mes camarades et moi allions lier connaissance avec les GI's. Heureusement que nous avions appris un peu d'anglais à l'école allemande, dans les classes de "Haupt und Mittelschule". Ceci nous a procuré un certain avantage, mais tout le monde savait dire : "You have not chocolate and chewing-gum, please ?". Finalement, l'un des soldats me donna même une toile de tente.

Ces artilleurs sont restés plusieurs jours, peut-être 2 ou 3, il n'y a pas eu de tirs de contre-batterie de la part des Allemands.



Vue sur Niederbronn après le Bombardement

Après le départ de cette batterie, les Américains ont installé des canons à longue portée en lisière de "l'Eyler", près de l'actuelle ferme

Carl. Un avion d'observation a même décollé et atterri plusieurs fois à cet endroit. Ces canons ont tiré à plusieurs reprises ; à chaque fois, il fallait ouvrir les fenêtres, car le souffle risquait de briser les vitres. Quelques jours après, la batterie a pris la direction de l'Allemagne.

Avec le départ des Américains, ce fut aussi la fin des combats pour nous Niederbronnais. Il fallait penser à reconstruire et attendre que les soldats qui n'étaient pas morts rentrent dans leurs foyers.



Rue Principale à Niederbronn

Témoignage de Roger Peter

En décembre 1944, j'avais 19 ans. Je vivais alors à Niederbronn chez mon oncle Emile Eckmann et son épouse Catherine dans la « Pfaffegass », l'actuelle Avenue de la Libération. Sorti d'une école d'agriculture, j'étais considéré comme soutien de famille. Je m'occupais de l'exploitation familiale et de celles de mon voisinage dont les hommes étaient absents. Après la rentrée des foins, désigné avec d'autres par la municipalité, je devais passer un mois à creuser des tranchées de protection anti-chars, à St Jean près de St Quirin, sous les ordres de l'armée allemande. Logé au presbytère catholique avec des hommes venant de toute l'Alsace, je m'occupais tout particulièrement des chevaux et des attelages. La poussée de l'armée américaine força notre encadrement au départ. Un survol d'avions causa des dommages parmi les attelages. En 2 jours et 1 nuit de marche, nous arrivâmes à Strasbourg en passant par Abreschwiller, Saverne, le long du canal. En train et muni d'un « laissez-passer », j'arrivai à Haguenau où je fus pris en charge avec d'autres civils, par un camion militaire allemand qui allait à Bitche. Arrivé chez moi vers 22 heures, je n'eus que le temps de changer de paquetage pour reprendre la route, une lettre « marcher-route » m'attendait. Par les chemins enneigés, je partis donc pour Uttenhoffen rejoindre l'exploitation

Photo : coll. J. Schied

Photo : coll. J. Schied

d'un oncle. Celui-ci prévoyant ma venue, avait aménagé une cache sous le tas de betteraves où son fils m'attendait déjà. Après 4 jours, je décidais de rentrer. Les tirs américains atteignaient déjà les contrebass d'Oberbronn. Arrêté et contrôlé à 2 reprises par les gardes allemands (Militärpolizei), je pus continuer ma route grâce au laissez-passer « Schanze » que j'avais encore sur moi. Arrivé à bon port, je repris mes occupations sur l'exploitation. Chargé d'approvisionner la centrale en lait, je recueillais le nôtre et celui de la famille Heilig, route d'Oberbronn. Il me fallait pour cela descendre et escalader la butte de la voie ferrée, le pont ayant été miné par les Allemands. Deux jours après mon retour, monsieur Heilig me conseilla de venir plus tôt le matin. Je montais au Giersberg où je vis mes premiers chars américains.

L'arrière des propriétés de notre rue donnant sur le mur du cimetière, nous utilisions des échelles pour y accéder. Curieux, je montais sur l'échelle le jour où l'armée américaine descendait vers la ville. Lorsque je vis un soldat américain, arme au poing se diriger vers moi, je descendis en quatrième vitesse, traversai notre grange au pas de course et sortis dans la rue en courant afin d'avertir mes voisins. « *jo, jo sie komme...* » fut leur première réponse ; ils n'y croyaient pas trop. Ils me prirent au sérieux lorsque je leur conseillai de fermer fenêtres, volets et portes et de se mettre à l'abri. Un soldat avançait déjà sur le « Deifelsbrükel ». Après une 1/2 heure, nous osâmes sortir : la rue était encombrée de véhicules en tous genres. Un appel discret nous fit découvrir 2 soldats allemands qui s'étaient cachés dans notre grange et qui souhaitaient se rendre. « *Nix german ? Nix german ?* » demandaient les soldats US. Ils traitèrent les prisonniers très correctement, leur offrant cigarettes, chewing-gum et les rassemblèrent sur un camion qui attendait route d'Oberbronn. Nous ne fûmes pas oubliés lors de la distribution. Un GMC occupait toute notre cour, une jeep et un char le devant de la maison. Cinq soldats furent désignés pour loger chez nous. Ils s'installèrent dans notre « stub » et s'étonnèrent d'y découvrir un drapeau et des coussins brodés à motifs américains. Ma tante leur expliqua tant bien que mal que 7 frères et sœurs de son époux avaient émigré aux Etats-Unis et que c'étaient en leur honneur que cette décoration ornait la « stub » « *Wenn mer nure rede kennt...* » soupira-t-elle. Un soldat sortit et revint peu après accompagné d'un collègue. Celui-ci s'exprimait très bien en allemand. Curieux, il demanda : nom de l'oncle de San-Francisco, adresse, famille, puis il éclata de rire expliquant qu'il était un voisin direct à San-Francisco, qu'il jouait enfant avec les jumeaux de l'oncle et qu'il vivait

dans la rue parallèle à la leur. « *D'welt isch klaan* » Il conseilla à ma tante d'écrire une lettre qu'il vint chercher le soir même et la fit partir par la poste des armées. 8 jours plus tard le premier paquet de notre famille américaine nous arriva, rempli de chocolat, chewing-gum, « duwak » pour l'oncle et vêtements.

Avec le recul du front, je repartis avec d'autres vers Pfaffenhoffen et ne rentrai à Niederbronn que le 18 mars 1945. Le 20, je fus sollicité pour assurer un transport vers Philippsbourg : une famille, ayant tout perdu, avait racheté des meubles pour leur maison. Au retour, je ramenai du fourrage ; l'attelage se composait de 2 charrettes tirées par 1 cheval et 2 vaches. Au niveau de la scierie Bloch, la roue droite de la charrette heurta une mine. La force de l'explosion me fit m'envoler et retomber dans les branchages qui bordaient la route du côté gauche (les Allemands avaient abattu tous les platanes pour protéger leur retraite). Je me relevai pour voir les dégâts et m'évanouis aussitôt. C'est dans un « lazarett » américain que je me réveillai pour être transporté à l'hôpital de Haguenau. Je me retrouvai avec les 2 bras plâtrés, les poignets brisés. Ils se sont ressoudés mais très déformés et je suis devenu invalide de guerre civil.

Et la charrette ? et les animaux ? Mon copain Alfred Hentz avait juste une bosse, les dames Lang étaient contusionnées, les vaches souffraient d'éclats. *Et les meubles ? et les charrettes ?* Il n'en restait rien que des morceaux éparpillés.

L'armée française ne m'a pas oublié non plus. A quelque temps de là, je fus convoqué à Strasbourg pour la visite de révision et ce, avec quelques autres aussi éclopés que moi. L'air ahuri du médecin militaire à notre vue nous récompensa. La situation était absurde et c'est en riant, clopin-clopant, que nous rentrâmes chez nous reprendre le cours de nos vies.



Photo : collection privée

Le Grand Hôtel :
explosion d'une mine
à retardement posée
par les Allemands
avant leur évacuation.
Les Américains y avaient
installé leur Etat-major ;
ils eurent plusieurs tués

Retour des incorporés de force

Photo : coll. M. Klein

Témoignage de Marcel Klein

« Blessé à la jambe, j'ai été hospitalisé à Göritz en Silésie. Deux jours après, je me suis évadé en tenue militaire et avec mon paquetage. A tous les contrôles, je répondais que je me rendais au front. La plupart du temps à pied et souvent affamé, je me dirigeais vers l'ouest. Lors des alertes aériennes, comme à Heidelberg, je me réfugiais dans les abris. J'ai franchi le pont du Rhin à Maxau. Toujours à pied, j'ai traversé Salmbach, Siegen, Schweigen puis j'ai été hébergé à Schleithal. J'ai poursuivi la route vers Rott, Climbach et enfin Lembach où j'ai passé la nuit chez une cousine. Mais l'avance des Américains et les bombardements permanents nous obligeaient à nous réfugier dans une cave. Au restaurant Mischler, une quarantaine de familles étaient déjà dans la cave à vins. Pour ne pas être reconnu, je devais me cacher dans la cave à charbon où j'ai séjourné 2 mois. Lembach a été libéré le 20 mars et je suis rentré à Reichshoffen au mois d'avril. »

Témoignage d'Albert Holtzhauer

Albert Holtzhauer fut incorporé de force le 14 janvier 1943. Il effectuait son service militaire dans la marine allemande. Après de multiples affectations, il se trouvait depuis le 6 juillet 1944 rattaché au port de Rotterdam, en mission de protection dans la Mer du Nord.

Le 5 avril 1945, nous avons appris par la radio anglaise que c'était le dernier jour de sortie pour les bateaux qui se trouvaient dans le port de Rotterdam et que ce serait trop tard le lendemain. Effectivement, si les deux bateaux du convoi ont pu quitter Rotterdam pour Ebsberg (Danemark), les autres n'ont plus pu sortir le jour suivant (le personnel non navigant était parti par la route).

A Ebsberg, nous ne pouvions plus sortir du port ; nous attendions la suite des événements. Le 3 mai 1945, après nous avoir appris la mort de Hitler, on nous rassemble tous pour saluer une dernière fois le *Führer*, bras tendus. Heil Hitler !

Le 4 mai, nous sabordons nos deux bâtiments en haute mer. On nous annonce aussi la fin des hostilités en Hollande, au Danemark et en Norvège. L'Armée allemande a capitulé dans ces pays. C'est la fin de la guerre pour nous. J'avais le grade de *Maschinengefreiter*.



Sur cette photo on peut reconnaître : Marcel Klein, Alfred Pflieger et Robert Machi, tous trois incorporés de force.

Après avoir reçu l'ordre de quitter le Danemark, le 10 mai, nous partons en cars, libres de circuler jusqu'à la frontière allemande jusqu'à un camp de prisonniers : nous sommes dirigés vers Flensburg, mais la fièvre typhoïde a sévi dans la caserne où nous devons nous rendre. Aussi, nous sommes envoyés dans une ferme à la campagne. Là, nous sommes libres de circuler comme bon nous semble. Des Anglais viennent chaque jour vérifier si tout va bien. Nous sommes simplement « assignés à résidence ».

Vers le 28 mai, un officier me dit : « Les Alsaciens et les Lorrains vont être libérés. Je me suis renseigné à Flensburg. Si j'avais su ça hier, vous seriez déjà libre. Mais il y a un autre convoi dans trois jours. » Je me suis donc rendu au camp de rassemblement de Flensburg. Là, tout avait été préparé : les papiers étaient en règle et j'avais un sac de marin chargé de ravitaillement ; la veille, on avait organisé un pot d'adieu.

Photo : coll. R. Machi



Ici, on reconnaît Charles Eppinger et Robert Machi.

Puis, ce fut le départ en train en direction de Scherbeck, près de Bruxelles, où nous avons reçu du ravitaillement. Nous avons ensuite passé deux jours à Lille où nous avons été démobilisés. Arrivé en train à Strasbourg, j'ai pris le bus pour Reichshoffen où je suis arrivé le 6 juin 1945.

Je m'en suis bien sorti. Par exemple, les officiers ne faisaient pas de différence entre les Allemands et les Alsaciens. Et pour la nourriture, il faut savoir que c'est dans les sous-marins que le ravitaillement était le meilleur, ensuite venait la Marine. A Noël, c'était encore mieux : on recevait du rhum, des cigarettes..., presque en « grandes pompes ». Je garde aussi des souvenirs des bars de marins dans les ports...

J'ai également vu le bombardement de Hambourg depuis la mer. Nous y sommes allés le lendemain. Des cadavres d'enfants, de femmes et de vieillards étaient entassés par centaines. Des gens erraient dans les décombres et dans les caves pour trouver quelques objets, pendant que des bombes au phosphore brûlaient à côté. C'était terrible, vraiment terrible. A Rotterdam, j'ai vu environ 500 avions passer au-dessus de la ville pour aller bombarder les villes en Allemagne.

Pour conclure, je dois préciser que j'ai eu maintes fois la possibilité de m'évader lorsque j'étais à Cherbourg. Mais, je ne l'ai pas fait à cause des menaces qui pesaient sur mes parents.

Témoignage de Pirmin Kriegel

né en 1924

« J'ai effectué le Reichsarbeitsdienst près de Magdebourg de février à avril/mai 1943. A peine rentré, j'ai passé le conseil de révision à Niederbronn. J'ai fait quatre mois de classes dans le génie à Köln Deutz. Nous étions quatre Alsaciens et pour éviter d'être envoyés au front, nous nous

Photo : coll. P. Kriegel



**Pierre Schulz,
Pirmin Kriegel
et Roger Steiner,
tous trois incorporés
de force.
Mai / juin 1943**

sommes portés volontaires pour suivre une formation de « Sturmbofahrer » d'abord sur le Rhin, ensuite au Danemark (Frederitzia et Ossberg, Mer du Nord) pendant environ deux mois. Je suis revenu deux fois en permission à Reichshoffen : la première fois du 20 au 28 juillet 1943 et la seconde du 26 août au 8 septembre 1943 pour aider mon père à la fenaison (Erntenuurlaub). Le 4 avril 1944, j'ai été blessé lors d'un bombardement sur la gare de Köln. J'avais un éclat d'obus dans la tête et j'ai dû être trépané. J'étais aveugle et ne pouvais plus parler pendant plus de deux mois. J'ai été hospitalisé dans cinq hôpitaux dont Köln Hohenlinde et Heiligenstadt en Thuringe. Je suis parti de Heiligenstadt en train pour Karlsruhe afin de me faire démobiliser suite à mes blessures. Personne ne pouvant me renseigner à Karlsruhe, j'ai pris le train pour Rastatt. De là, j'ai gagné Pforzheim à pied parce qu'il était impossible de traverser le Rhin. Toujours à pied, je suis allé à Ulm et, en compagnie d'autres Alsaciens également blessés, nous nous sommes retrouvés près du lac de Constance (Bodensee). Nous nous sommes mis en civil et début mai 1945, nous avons rencontré les troupes françaises. Un officier français (Alsacien) a réquisitionné un camion qui nous a conduits jusqu'à Strasbourg. J'ai pris le train de Haguenau et je suis rentré à pied à Reichshoffen où je suis arrivé le 26 ou 27 mai 1945 ».

Témoignage de Elise Basy

autrefois domiciliée à Reichshoffen, aujourd'hui à Niederbronn

« J'ai accompagné mon mari en recyclage à Mannheim où il travaillait dans une usine. Moi-même j'ai d'abord exercé mon métier de masseuse dans un établissement thermal où je devais nettoyer 800 baignoires par jour puis j'ai travaillé dans un atelier de couture. Mannheim était souvent bombardée et nous devions fréquemment nous réfugier dans une cave ou un « Bunker ». Enrôlé ensuite dans un camp de formation militaire à Heilbronn, mon mari n'a côtoyé que des Alsaciens. Comme il jouait du piano pour les militaires, son engagement sur le front russe a été retardé. En janvier 1945, il a été envoyé sur le front ouest avec Ernest Engel et Alfred de Hatten puis ils ont été dirigés vers le nord. Là, ils se sont livrés aux Anglais. Après deux jours dans un camp, ils ont été remis aux Américains qui les ont emmenés à Laon dans l'Aisne où ils étaient confiés à la Direction Départementale des prisonniers, déportés et réfugiés. Ils furent démobilisés le 11 mai 1945 et rapatriés à Reichshoffen.

Moi-même, je suis rentré en Alsace avec le dernier train mais en janvier 1945, lorsque les Allemands sont revenus, j'avais peur d'être fusillée et suis allée chez ma belle sœur à Mouterhouse, village occupé par les Américains. J'ai rejoint mon mari à Reichshoffen au mois de mai ».

Témoignage de Emile HEILIG, recueilli par Jacqueline SCHIED

Actuellement domicilié rue du Montrouge à Niederbronn, Emile Heilig naquit dans cette commune, le 18 mai 1919. Il effectua son service militaire du 15 novembre 1939 au 28 juillet 1940 dans le 404^{ème} Régiment de défense contre avions

Incorporé de force depuis le 23 novembre 1943, son régiment, stationné d'abord en Norvège, devait aller sur le front russe. Le 8 septembre, il se dirigeait, en train, de Copenhague à Francfort/Oder via Berlin.

Document : E. Heilig



Livret militaire allemand de Emile HEILIG

DESERTEUR DE LA WEHRMACHT **du 8 septembre au 12 décembre 1944**

A Berlin, il quitta ce train, s'engouffra dans celui pour Halle-Francfort/Main. Dans le wagon, il se mêla aux soldats blessés qui revenaient du front et, lorsque le contrôleur passa, Emile réussit à faire corps avec les blessés sans se faire remarquer.

Il changea de train à Francfort. Il devait changer à Mannheim. Il avait la chance de connaître les différentes lignes, les ayant empruntées lors des précédents congés.

Emile faillit être arrêté sur le quai de la gare de Mannheim. Lorsqu'il descendait du train, il essayait toujours de se confondre dans la foule ; or, ce jour-là, ayant la faim au ventre, il se fit conduire par un civil de l'« Arbeitsdienst » vers un foyer de la Croix Rouge installé sur le quai, afin de quémander un bol de soupe. Il était presque

arrivé lorsqu'il vit surgir deux contrôleurs. Il n'eut que le temps de se retourner et de s'éclipser. Il resta alors un long moment recroquevillé derrière des sacs de sable qui se trouvaient là, avant de pouvoir se remettre en route.

Le trajet de Mannheim à Rastatt était lugubre et peu fréquenté. Emile se cacha dans un wagon de marchandises ouvert. On entendait des grondeurs d'avions au loin. Le train entra en gare de Rastatt sous les feux d'un nouveau bombardement. Les gens couraient se mettre à l'abri, c'était la panique. Emile se colla dans un coin du quai et attendit.

Après plusieurs heures d'attente, il ne se souvient plus combien... « *mais que c'était long !* », dit-il, arriva un train dont le terminus était Haguenau. Il y monta et se retrouva dans un wagon avec des compatriotes alsaciens, surtout des femmes et des jeunes filles de retour d'une journée de travail en usine pour l'« Arbeitsdienst ».

Emile se cacha à nouveau en gare de Haguenau. Il repéra les lieux et attendit le train de Niederbronn. Grâce à la complicité d'une personne qui l'avait reconnu en gare de Haguenau, il put monter dans le train sans être inquiété par le contrôleur. Celui-ci pensait qu'Emile se rendait au « Lazarett » (hôpital militaire) installé au couvent d'Oberbronn.

Par précaution, Emile sortit du train en gare de Reichshoffen et, pour la première fois depuis son évasion, il quitta « quais et gares » pour franchir le seuil du bistrot situé en face de la gare. Il n'avait rien bu depuis 3 jours et une envie de bière le tenaillait. Il commanda une bière au comptoir, l'avalait, en commanda une deuxième. Il entendit alors des voix venant du fond de la salle ; il se retourna et vit deux gendarmes en train de dîner. Son sang ne fit qu'un tour : il posa 20 dk (Pfennig ?) sur le zinc et sortit en hâte du café sans attendre la monnaie. La nuit était tombée. Emile traversa les rails en courant et se dirigea vers Niederbronn par la campagne. Dans la nuit noire, il traversa le « Zetelberg », arriva à Niederbronn, continua par le « Guirsberg », le « Kohlepfadl » et rejoignit le domicile familial « rue du Herdweg » (actuelle rue des Acacias) par le chalet (aujourd'hui le parc Grunélius). Emile avait sur lui tout son équipement à l'exception de son casque dont il s'était débarrassé quelque part dans le train.

Mais son histoire ne s'arrête pas là : il devait rester caché puisqu'il était déserteur. La situation à Niederbronn n'était pas brillante, les Allemands traquaient les déserteurs partout et les dénonciations allaient bon train.

Pendant les 7 premières semaines, Emile résida chez Antoine Grenner, le boulanger de la rue de la République. Pour occuper ses journées, il essayait de se rendre utile, toutefois sans se faire remarquer. La nuit tombée, il se rendait chez ses parents, rue des Acacias, pour se restaurer et revenait dormir chez Antoine. Un jour, la voisine, « Kelwer Line », qui n'était bien sûr pas au courant de la cachette d'Emile, fit la réflexion suivante au boulanger : « *C'est drôle, j'entends couper du bois dans l'arrière cour alors que tu es occupé au fournil... As-tu donc un ouvrier ?* ». Pour Emile, c'était le moment de quitter son refuge avant d'être découvert.

Il décida de partir, avec son frère évadé du « Lazarett » d'Oberbronn. A la nuit tombée, tous les deux, munis de planches démontées du chalet situé près de la maison de leurs parents dans le Parc Grunélius, se dirigèrent vers la forêt. Ils s'installèrent au pied du grand Wintersberg, bien calés sous un rocher. Mais ils revinrent à la maison au bout de quelques jours car la forêt était peuplée par trop d'autres déserteurs.

Le danger n'étant pas écarté, Emile décida de se faire un abri au domicile de ses parents. Il creusa un trou dans le prolongement du cache bouteille à côté de l'évier et se fabriqua un couvercle en bois. Le tout était caché par un rideau en tissu et des casseroles cachaient le couvercle. Il avoue avoir dû maintes fois rejoindre en toute hâte sa cachette et avoir eu très peur d'être pris.

Emile ne quitta plus la maison jusqu'à l'arrivée des Américains le **9 décembre 1944**, lors de la première libération de Niederbronn.

Dans les jours suivants, Emile se constitua prisonnier avec deux compatriotes. Ils furent conduits au camp des prisonniers allemands ouvert dans l'immeuble Alphonse Lévy (actuel coiffure Hess), avant d'être transférés à Epinal via Saverne. A Epinal, une désagréable surprise attendait les Alsaciens : ils traversèrent la ville en empruntant la rue principale et furent hués par les habitants qui leur criaient : « Alsaciens Collaborateurs ». Les prisonniers furent ensuite emmenés dans des wagons peu confortables jusqu'à Marseille. Emile retrouva son frère Auguste au camp de prisonniers. Ils y restèrent quatre jours et quatre nuits, surveillés par l'Armée polonaise. Puis Emile fut hébergé au foyer des prisonniers, le centre Ste-Marthe, et travailla dans un chantier.

LA LIBERATION – SOUS L'UNIFORME FRANÇAIS

Emile fut ensuite transféré au Centre Départemental de la libération des prisonniers de guerre des Bouches-du-Rhône et libéré le **1^{er} février**

1945. Il eut plus de chance que certains déserteurs de l'armée allemande qui restèrent dans des camps de prisonniers pendant des mois : ceux de Sarreguemines, par exemple, furent emprisonnés à la Flèche jusqu'après la Libération. Ils ont constitué une association qui rassemble les « Fléchards ».

Le 5 février 1945, un ordre de mission les autorisa, lui et son frère, à quitter Marseille sous réserve d'avoir une adresse hors Alsace puisqu'une partie de la province était encore occupée, notamment le nord. Il indiqua une adresse à Lunéville, partit pour Paris, y resta 3 semaines environ et prit le train pour Lunéville. Mais, arrivé là, il décida de braver l'interdiction et sauta dans le train pour Saverne. Nous étions fin février début mars.

Document : E. Heilig

XV^{ème} RÉGION MILITAIRE
Sous-DIVISION DE MARSEILLE
CAMP DE LA BLANCARDE
Avenue d'Haut - MARSEILLE
Tél. G. 30-11 - C. C. P. 704-21

**CENTRE DÉPARTEMENTAL
de Libération des Prisonniers de Guerre
des BOUCHES-du-RHÔNE**

CONGÉ DE DURÉE INDÉTERMINÉE

Par application de l'Arrêté du 4 Août 1944 de Monsieur le Commissaire à la Guerre,
le 2^e Classe **HEILIG Emile**
Dernier corps d'affectation **404^e Rgt. ARTIL. CONTRE AVION**
de la Classe de Mobilisation **1939**
Recrutement de : **MARSEILLE** N^o Matricule : **LM 986 AL**
fait prisonnier, le **22 JUIL. 40** à **DONOM (puis libéré)**
est mis en **CONGÉ DE DURÉE INDÉTERMINÉE** à compter du jour de son arrivée dans sa résidence.
L'intéressé sera maintenu dans ses foyers à la disposition de l'Autorité Militaire qui ne pourra le rappeler qu'après un délai de **TROIS MOIS**.
Dans la mesure où les besoins de l'Armée en spécialistes le permettront, ce rappel ne sera effectué qu'après celui des hommes de même classe qui n'ont été ni déportés, ni prisonniers.

Lieu où se retire l'intéressé : **Maison du Prisonnier 6, cours St-Louis MARSEILLE**

MARSEILLE, le **26 JANVIER 1945**
Le Chef du 4^e CADET Commandant le Centre de Libération P. B. Le Capitaine **SAGE**
Chef du Service de Démobilisation

VISA de la Gendarmerie à l'arrivée dans la résidence

9.2.1945

Voix au dos les mentions spéciales éventuelles.

EMPREINTES DIGITALES : **Heilig Emile**

A Saverne, Emile retrouva les Niederbronnois qui avaient fui le retour de l'Armée allemande suite au repli américain sur la Moder le 20 janvier. La ville était pleine de réfugiés et les places d'hébergement rares. Emile passa, entre autres, deux nuits à la morgue de la mission. Il trouva finalement un paysan qui le ramena sur son attelage jusqu'à Zinswiller. De là, il continua à pied son voyage et arriva à Niederbronn peu après la libération. Il ne s'attendait pas à tant de destructions...

Il fut rappelé dans l'armée française du 19 janvier 1945 au 25 janvier 1945.

Retour d'un engagé volontaire

Témoignage de André Burckert

Engagé volontaire en juin 1940, après de nombreuses péripéties en Angleterre, en Espagne, au Portugal, au Maroc puis au Pays de Galles, a embarqué à bord du « Liberty » en juillet 1944 pour débarquer au soir du 1^{er} août dans le port artificiel d'Utah-Beach. Ainsi débuta pour lui la campagne de Normandie. Le 25 août, entrée triomphale à Paris après avoir passé par Sainte-Mère-Eglise et Avranches... Le 27, réveil brutal : les Allemands sont revenus puis ont été définitivement refoulés le 30 août. Le 8 septembre, la division quitta Paris. Voici la Brie, puis l'Aube ; le 12, Vittel est en liesse. « Au petit matin du 22, à Reinhardsmunster, la plaine d'Alsace s'étendit devant nous comme la terre promise devant Moïse. Le long du canal, tout près de la roseraie, nous pénétrâmes dans Saverne. La surprise fut totale car l'ennemi ne s'attendait pas à nous voir arriver par la montagne. L'enfer se déchaîna : Dettwiller, Hochfelden, Brumath, enfin Strasbourg.

J'obtins l'autorisation de rendre visite à mes grands-parents, rue des Poules. Je tombai sur deux petits vieux surpris de voir leur gamin, parti

en culotte courte, revenir 5 ans après en soldat de Leclerc. J'appris que mes parents étaient enfermés dans un camp, les cousins mobilisés, que l'un était tombé en Russie, qu'un autre avait perdu un bras, une sœur également mobilisée et l'autre travaillant à l'usine.

Noël approchait et le Nord de l'Alsace fut libéré le 10 décembre. J'obtins finalement une permission. J'arrivai à Reichshoffen où de rares passants me reconnurent. En franchissant le seuil de la maison, mon apparition fit dire à la jeune fille : « *Regarde maman, encore un Américain, qu'est ce qu'il veut ?* » Ma sœur ne m'avait pas reconnu. Ma mère s'approcha en sabots, maigre et vieille. Mon père (boulangier) avait été déporté en Allemagne, la farine réquisitionnée et on a même voulu emmener les machines. A mon retour de permission, mon unité fit route vers la Lorraine. Le 16 février 1945, nous quittâmes la province. L'effondrement de l'Allemagne fut rapide. La 2^e D.B. prit Berchtesgaden et le « Nid d'Aigle », hauts lieux du nazisme, le 5 mai. Les hostilités cessèrent le 8 mai. Le 27 mai, nous sommes retournés en France, où je fus démobilisé le 30 octobre 1945. »

Le retour de la déportation

Témoignage de Albert Rombourg

Des 42 officiers de réserve, internés au KZ Neuengamme, du 3 août 1944 à avril 1945, 22 ne sont plus rentrés. Le 25 novembre 1944 le Reichsführer SS Himmler condamna à mort ces 42 officiers récalcitrants. Ils étaient désormais des bagnards condamnés à l'extermination lente, des morts en sursis.



Le numéro matricule F 42184 Albert Rombourg fut un de ceux là. Le camp fut évacué par train le 17 avril 1945 par Bremervoerde à Sandbostel. Le dimanche 29 avril à 14 heures, les premiers soldats rentrèrent dans le camp. Libérés ! Albert Rombourg est atteint du typhus. Il a été malade jusqu'au 27 mai. Les forces revenues, il est acheminé par camion à Bremen et de là par avion à Paris. Arrivée le 9 juin. Le 10 juin, il prit un train bondé de Paris à Strasbourg ; une voiture entière était réservée aux déportés pestiférés.

A Strasbourg, Albert fut retenu au Centre du Wacken jusqu'au 13 juin. Ce fut alors le retour à la maison : « *Ni mes parents, ni mes frères présents ne me reconnurent* ». Soigné d'abord par le médecin de famille d'un phlegmon à la jambe gauche et ne pesant encore que 37 kg, il est opéré d'urgence à l'hôpital de Haguenau le 2 juillet pour retrouver finalement le milieu familial à Reichshoffen le 20 juillet 1945.

Albert Rombourg entouré de sa famille, devant la grotte de Lourdes, peu de temps après son retour.

Témoignage de Raymond Dietrich **né en 1938**

Un matin du mois de mai 1942, mon père Henri Dietrich, assis devant une coiffeuse en train de fixer les ferrures, voit arriver deux messieurs, voiture arrêtée devant la porte du magasin, qui l'ont emmené vite fait, c'était la Gestapo. Je me rappelle très bien d'un détail sur la voiture qui avait une raie du toit jusqu'au pare-choc arrière.

Mon père faisait partie d'un réseau de passeurs et s'occupait du transfert des gens dans la zone française, bien sûr avec le concours de ses camarades Marcel Wackermann, Sattler et bien d'autres, jusqu'au jour où les Allemands, avec l'aide d'une personne féminine sont arrivés à avoir des aveux. C'est là que le réseau a été démantelé et mis à l'ombre par la Gestapo.

Par la suite, j'accompagnais souvent ma mère lors des interrogatoires de la gestapo à Haguenau au n° 8, route de Strasbourg. A l'époque elle était obligée de demander la séparation car on la menaçait de nous déplacer dans un camp en Allemagne.

Je l'accompagnais aussi à Strasbourg à la prison Ste Marguerite et un jour elle reçut une bonne engueulade dans le vrai style allemand car je lui avais faussé compagnie pour rejoindre mon père que j'avais aperçu au fond de la cour. Nos visites étaient toujours organisées avec la complicité d'un gardien (Mr Eckert de Haguenau), même quand mon père allait chez l'orthopédiste étant donné qu'il avait une jambe de bois ; on le rencontrait secrètement pour lui apporter à manger.

Par la suite, il a été transféré dans la forteresse de Fribourg car, lors du jugement, on lui a fait savoir qu'il resterait en détention « jusqu'à ce que les poteaux télégraphiques aient des fleurs ! ». C'est le 17 novembre 1944, lors du bombardement de Fribourg, qu'il a réussi à s'évader. Il a remonté le Rhin en plusieurs étapes toujours recueilli par des familles allemandes, dont l'une lui a fourni un vélo et avec laquelle nous sommes toujours en contact. La dernière étape était Ötigheim. Il est ensuite remonté jusqu'à Karlsruhe où il a passé le Rhin car ce pont n'était pas gardé. Il est arrivé à Reichshoffen, encore occupé par les Allemands, 15 jours avant leur départ. Là, on nous a mis chez ma tante (Rest. Florentin) jusqu'à la première libération afin que je ne raconte pas à mes copains l'arrivée de mon père.

Après cette première libération, les Allemands sont revenus à la charge ; nous sommes donc partis direction Schirmeck, car d'après les échos, c'est mon père qu'ils recherchaient. Nous sommes allés ensuite à Wasselonne accompagnés de la famille Alfred G'styr et de leurs enfants ainsi que de René

Bauer qui avait 16 ans à l'époque. Nous sommes partis en voiture Peugeot 305 avec une remorque bâchée remplie du strict nécessaire de couchage. Mr G'styr avait pris place sur la bâche de la remorque ainsi que René Bauer armés chacun d'une carabine. Avec la neige et une température en dessous de zéro, nous rencontrâmes la première embûche à Gumbrechtshoffen où le pont avait été détruit. Il fallait placer des planches pour traverser la rivière. A Wasselonne, nous avions comme voisin Joseph Fleischel qui a d'ailleurs perdu sa fille pendant ce séjour. Nous sommes rentrés chez nous au retour des Américains.

Témoignage de Mme Alice Rufi **née Rosio**

« A côté de l'ancienne boucherie Drexler-Husson, rue du Gal Leclerc, aujourd'hui magasin de Hatten, se dressait une petite maison, démolie depuis, car elle empiétait sur le trottoir. Là habitait Mme Cécile Metzger née Levy, avec sa fille Huguette. Elle tenait une petite mercerie achalandée en fils, aiguilles, laine à tricoter. Ma mère s'y approvisionnait pendant la guerre, car elle était une bonne brodeuse.

Début mars 1944, je l'ai accompagnée lors d'un achat. Je me souviens que le temps était froid, mais le soleil brillait. Mme Metzger et ma mère papotaient de choses et d'autres et de la conversation, j'ai retenu cette phrase « Denne Summer, word min Mäidel dritze Johr alt »

(Ma fille aura treize ans cet été-ci). Mme Metzger avait à cette époque déjà 57 ans ; elle était veuve et cette enfant était toute sa joie et son orgueil. Elle me demanda si je voulais jouer avec Huguette. Du haut de mes quatre ans, je fus très fière d'être la compagne de jeux d'une si grande fille, car je savais déjà compter jusqu'à vingt, en alsacien bien sûr.

Huguette avait de longues anglaises noires qui encadraient un visage clair et elle parlait d'une voix cristalline. Elle ne fréquentait pas l'école puisque celle-ci était interdite aux enfants juifs. Elle était tout sourire et gentillesse, contente de ne pas être seule cette après-midi là.

Dans la pièce attenante au magasin, ronflait un bon feu dans un poêle de faïence. Elle me présenta toute une rangée de poupées, les unes plus belles que les autres, habillées de dentelles et de robes crinolines, une salle à manger miniature avec un vaisselier garni d'une dinette de poupée. Je n'avais jamais vu d'aussi beaux jouets. Nous avons dressé la table avec tasses et soucoupes et faisons semblant de boire du thé. Voyant cela, Mme Metzger nous apporta comme des grains de

café en chocolat, denrée rare en temps de guerre et à laquelle je n'avais jamais goûté. Nous nous sommes bien amusées.

A quelques temps de là, je voulais retourner jouer avec cette fillette, mais ma mère me répondit que c'était impossible, car des soldats allemands les avaient cherchées toutes deux, un matin avant

l'aube, pour les emmener en camion très loin d'ici. Plusieurs fois encore, je reformulais la même demande, mais maman à mon grand regret me dit que Huguette et sa maman ne reviendront plus.

La fillette à l'étoile jaune, si heureuse de vivre n'a jamais eu treize ans. Elle est morte avec sa maman le 18 avril 1944 à Auschwitz. »

Réouverture de l'école après la libération

A Reichshoffen, l'enseignement était confié aux sœurs de la Providence (Ribeauvillé) depuis le 1^{er} novembre 1821 et aux frères de l'ordre de la doctrine chrétienne (Matzenheim) à partir de la rentrée de 1860/61.

Les sœurs enseignantes ont tenu à jour une « Schul Chronik », commencée le 1^{er} avril 1893 et arrêtée en août 1964. Les frères enseignants ont fait de même du 1^{er} janvier 1894 au 23 août 1943. Grâce à ces documents précieux, la société d'histoire est à même de fournir à la postérité des informations précieuses. Si la reprise des cours à l'école des filles, après la libération du 17 mars 1945 nous est connue avec précision grâce à la « Schul Chronik », il n'en est pas de même pour ce qui est de l'école des garçons puisque la chronique s'arrête en 1943.

Les élèves scolarisés à la « *Haupt-und Mittelschule* » de Niederbronn jusqu'en 44 ont fréquenté le « *Cours Complémentaire* » à partir de 45.

Témoignage de Colette Biard née Marx en 1932

« Après la libération, les sœurs enseignantes sont revenues très rapidement et nous sommes allées très vite en classe. Je me rappelle encore que le 8 mai au matin, Monsieur Eugène Koessler, instituteur, est venu chez Sœur Emiliana pour dire qu'il n'y avait pas classe puisque l'armistice avait été signé. La Sœur directrice lui a répondu : « Pas classe ! elles ne savent déjà pas grand'chose ». Il est vrai qu'après quatre ans d'allemand, il était difficile de savoir suffisamment le français en si peu de temps... »

L'école de garçons

Des témoignages recueillis auprès de plusieurs garçons, nés en 1931 et dont la scolarité se terminait en juillet 1945, ayant atteint l'âge de 14 ans, nous fournissent une information intéressante : Frère Xavier, soucieux de voir entrer dans la vie

active des garçons ignorant la langue française et surtout l'écrivain à peine, leur a dispensé des cours tout au long du mois de juillet, ce dont ils lui sont sûrement reconnaissants aujourd'hui. Que sont-ils devenus après les vacances ? Le centre d'apprentissage De Dietrich n'ayant fonctionné qu'à partir de 1946 par suite des dégâts causés par la guerre, l'entreprise les a engagés comme journaliers à l'atelier de fabrication des boulons (d'boulon-budig).



Photo : E. Weissgerber

Mars 1945 : soldats blessés au couvent d'Oberbronn

En 1945, l'école de garçons accueillait 6 classes de garçons, 2 classes de filles et 2 classes maternelles ; 4 classes de filles fonctionnaient à l'école de filles. La commune comptait environ 450 élèves en classes primaires et 80 en classes maternelles. Dès 1945, Sœur Emiliana dirigea l'école de filles et l'année d'après, Joseph Waeffler prit la direction de l'école de garçons. Eugène Koessler avait enseigné jusqu'en 1942 puis avait été déplacé d'office en Allemagne pour y subir la « Umschulung » ou stage de recyclage. En 1945, il reprit son poste à Reichshoffen.

L'école de filles

Comme indiqué dans la chronique scolaire dont nous publions des extraits ci-après, l'école de filles a été rouverte le 30 avril 1945 avec Sœur Emiliana et Sœur M. Florianne. Le C.E.P. (certificat d'études primaires) d'abord envisagé, a été supprimé, le niveau en français étant insuffisant, ce qui n'a rien d'étonnant.

Photo : E. Weissgerber



Mars 1945 : soldats blessés au couvent d'Oberbronn

Extraits de la « Schul Chronik » **Ecole de filles Reichshoffen de mars** **à décembre 1945**

17 mars - Enfin Reichshoffen fut définitivement libéré après avoir bien souffert dans les dernières défenses.

19 avril - Sr. M. Florianne et Sr. Emiliana ont pu revenir. Mais dans quel état lamentable avons nous trouvé la maison d'école : des voiturées de décombres du grenier à la cave, des monceaux d'ordures et de débris dans la cour, une saleté affreuse partout, les plafonds effondrés, les murs fendus, les portes trouées ou enlevées, vitres et volets cassés, ni eau, ni lumière. Il fallait se mettre au nettoyage et à l'emménagement de la cuisine et d'une chambre à coucher. Heureusement qu'une des chambres était encore habitable malgré que la pluie y entraît par le toit complètement découvert. Il fallait chercher les ustensiles de cuisine et les meubles dans la maison Robein où pendant notre absence avaient logé des réfugiés de Dortmund du 1^{er} juin 1943 au 1^{er} sept. 1944. Après ceux-ci il y a eu des militaires à 3 reprises puis des réfugiés lorrains et des réfugiés de Dambach. Ce logement

avait également souffert par les obus, de sorte qu'il fallait tout tirer de la poussière et des débris.

30 avril - Nous avons rouvert l'école ; 2 maîtresses pour 220 élèves, chacune avait 3 divisions qui se partageaient les 6h de classes.

8 mai - Heureuse arrivée de Sr. Priscilla.

16 mai - Heureuse arrivée de Sr. Albert Joseph qui a déjà fait la classe à Strasbourg pendant un certain temps.

23 mai - Sr. Ambrosina Waltzer arrive de Saverne où elle était occupée à la cuisine des Pères du Saint Esprit pendant la guerre. Que nous sommes heureuses d'avoir quelqu'un pour la cuisine en attendant que l'école maternelle, pour laquelle Sr. Ambrosina est destinée, soit emménagée.

Une classe a été confiée à Mlle Odile Schutz de Niederbronn qui fut affectée à Barr le 10 janvier 1946. Elle fut remplacée par Mme Avalis (Elisabeth Lord) qui dirige la 2^{ème} année scolaire dans une salle au Foyer St. Michel.

2 classes de filles sont transférées à l'école des garçons puisque l'ancienne « Judenschule » ne peut plus servir pour les classes, car contaminé par les champignons. C'est un atelier pour la menuiserie de la commune.

10 septembre - Sr. M. Clotildis Hiebel est arrivée.

23 novembre - Le jardin d'enfants fut supprimé sur la demande de Mme l'Inspectrice Bilger qui ne voulait pas qu'une centaine d'enfants soit réunie dans une salle.

Sr. M. Agnès de l'Ecole Notre Dame de Lourdes à Nevers fit parvenir à plusieurs de nos élèves des paquets pour Noël.

Parrainage. Dès notre retour à l'école Mr. Ziller, principal au collège de Narbonne nous a envoyé des cartes murales et géographiques dont nous étions très contentes. Malheureusement plusieurs paquets de vêtements, souliers et différents objets de classe sont par mégarde aller à Rittershoffen au lieu à Reichshoffen.

Mr. Abraham, Inspecteur primaire du Puy de Dôme voulut bien s'occuper du parrainage de notre école. Nous eûmes de riches colis de livres, de vivres, de vêtements, de différents objets d'école qui furent partagés parmi les enfants nécessiteux. Voici la liste de ces écoles bienfaitrices :

Mlle Marche à Lempdes, Mme Sabatiée à Clermont-Ferrand, Mme Geraudon à Sauvagnat, Mme Faure à Clermont-Ferrand, Groupe scolaire Paul Bert à Clermont-Ferrand, Ecole de filles à Vertaizon, Ecole publique de filles à Cournon d'Auvergne, Ecole de filles à Chapdes-Beufort,

Ecole publique de filles à Herment, Ecole de Chas, Puy de Dôme, Ecole publique de filles à Pont du Château, Jean Rigoulet de Montferrand,

nous a envoyé la belle somme de 5800 F. Elle fut employée pour remonter notre musée scolaire (matériel pour les expériences en sciences).

Manipulation d'engins de guerre !

Témoignage de Charles Metzger né en 1936

« Avec mes copains de la rue du Cerf (aujourd'hui rue de Gumbrechtshoffen), nous avons découvert, au Lauterbacherhof près d'un char, des caisses de munitions (obus à ailettes). Nous les avons vidées pour en faire du petit bois. Heureusement qu'il ne nous est rien arrivé ce jour là. Il n'en fut pas de même le 8 mai, jour de l'armistice. Près de l'immeuble Krieg Hubert j'ai essayé d'enlever le détonateur d'une grenade à main allemande, celle-ci m'a arraché trois doigts de la main gauche... ».

Témoignage de Alfred Eder

« Près de la scierie Hickel - la scierie n'existait pas à cet emplacement mais était dans l'ancienne maison Gurtner/Meyer) Wiermatten (actuellement Bricomarché) - nous avons trouvé deux caisses de grenades à main offensives, donc légères. J'avais ramené ces caisses chez nous au 4 rue de la sablonnière et je les avais cachées derrière les latrines. Quelle imprudence ! J'avais mis en danger une partie de la rue de la Sablonnière... De temps en temps, nous les faisons exploser, tantôt au parc du château pour attraper des poissons, tantôt ailleurs pour jouer aux petits soldats ».

Témoignage de Jo Roll

J'avais 6 ans en 1945 et s'il y a quelques souvenirs d'enfance dont je me rappelle c'est bien de cette époque trouble, en cette fin de guerre. Qui n'a jamais entendu dire « ma vie n'a tenu qu'à un fil ? » Oui, à 6 ans, en 1945, ma vie n'a vraiment tenu qu'à un fil...

Après le passage de nos libérateurs, ce 17 mars 1945, le danger était partout. Des restes de munitions, il en traînait dans tous les coins. C'est ainsi qu'un matin, ayant échappé à la surveillance de mes parents, je m'étais aventuré sur le quai de la gare ferroviaire toute proche, juste à côté du passage à niveau qui existe encore aujourd'hui (route d'Oberbronn, actuellement route de Kandel).

En marchant au milieu de caisses éventrées, je trouve un nouveau jouet original et fantastique composé d'ailettes et d'une ficelle à un bout. J'étais super content et je m'apprêtais à partir montrer mon jouet à mes copains... mais une voix calme m'a subitement arrêté dans mon élan... c'était l'appariteur qui se trouvait tout près à 3 ou 4 mètres de moi environ... La main tendue vers moi il me dit « ne bouge pas mon petit, reste où tu es, écoute moi bien, donne-moi ce que tu as dans les mains, ne bouge surtout pas... » Je lui ai donc donné mon jouet, j'étais malheureux à ce moment là ! Mais mon sauveur lui, était certainement l'homme le plus heureux au monde !

Je pourrais arrêter ici cette anecdote mais il y a une suite qui s'est déroulée quelques années plus tard et je ne peux m'empêcher de la raconter. Après la guerre, tout était redevenu « normal », les habitants de Reichshoffen avaient retrouvé leurs occupations. Un matin, vers 10h, les cloches de l'église se mirent à sonner pour annoncer un enterrement. Ma mère est allée aux nouvelles et ouvrit une fenêtre pour demander à M. Rustenholz (qui était le garde chasse de la famille de Leusse) qui passait au même moment dans la rue : « C'est pour l'appariteur M. Schmalz ! » lui annonça-t-il. En entendant ce nom, ma mère referma rapidement la fenêtre en laissant M. Rustenholz sur place. Le lendemain, celui-ci ne manqua pas de lui demander pourquoi était-elle partie si vite ? « Eh oui ! hier, je n'avais pas le temps de vous l'expliquer, M. Schmalz a sauvé la vie à Jo en 45 en lui retirant des mains une grenade et je lui devais un dernier hommage ! Pour rien au monde je n'aurais raté cet enterrement ! ».

Gamins qu'on était, on trouvait toujours de quoi nous amuser. Un jour avec mes copains Walzer, Etienne Stumpf et d'autres, on était tombé sur un tas de poudre noire en granulés... il y en avait des kilos dans un fossé. On jouait à mettre bout à bout quelques mètres de ces granulés pour y mettre ensuite le feu... La flamme filait à une vitesse... Aujourd'hui au Nouvel An on peut

acheter des pétards de tous calibres. Nous, à l'époque nous avions aussi nos pétards. Des balles ! il en traînait partout et les plus grands nous avaient montré comment les transformer en pétards. Je me souviens qu'il fallait enlever la pointe de la balle puis vider la poudre. Ensuite, avec du fil de fer et un peu d'astuce, on plaçait la pointe de la balle sur le détonateur, on attachait le tout avec une ficelle et on lançait le montage en l'air. Par l'effet de gravité, la balle en retombant étant plus lourde que la douille, heurtait le sol la première ce qui faisait exploser le détonateur...

Témoignage de Gilbert Wey **né en 1936**

Fin mars, début avril 1945, nous étions avec mes frères Jean Claude (6ans), Alphonse (10 ans) et mes deux cousins Edgar (11 ans) et Clet Martig (6 ans) sur la colline du Belzboden, sur la gauche de l'actuelle rue de l'Aubépine (entre les maisons

Staedel et Konzett). Edgar avait trouvé une grenade au phosphore près d'un abri enterré et couvert en forme de « L ». En la manipulant, il a dû enlever la goupille ce qui a provoqué un léger bruit. Il a immédiatement jeté la grenade par terre en criant « sauve qui peut ». Jean Claude était réfugié dans le fond de l'abri, Alphonse et Edgar ont grimpé la colline en vitesse. Moi-même, je suis parti en courant vers le bas et j'ai eu le dos, les bras et l'arrière de la tête brûlés par le phosphore. Clet qui était à l'entrée de l'abri a été brûlé au visage, à la poitrine et aux bras. Clet et moi nous avons couru à la maison (actuel garage Wey). Sœur Stanislas (sœur garde-malade) dont le centre était en face de chez nous est venue de suite. Elle nous a donné une bonne raclée avant de nous prodiguer les premiers soins. Nous avons été transportés par une ambulance américaine jusqu'à Haguenau et de là, à l'hôpital civil de Strasbourg. Après six semaines, Mme Peter (directrice de la Croix Rouge et originaire de Reichshoffen) nous a ramenés avec une de ses ambulances à la maison. »

Les fêtes de la Libération et le souvenir...

Photo : coll. M. Kürsch



14 juillet 1945 Faubourg de Niederbronn à Reichshoffen

Commémoration à Niederbronn au cimetière



Collection privée

Collection : L. Pommois



*Tombes dans un cimetière
Provisoire proche
de Reichshoffen*

*Tombes américaines au cimetière
« allemand » de Niederbronn*

National Archives US – coll. L. Pommois

